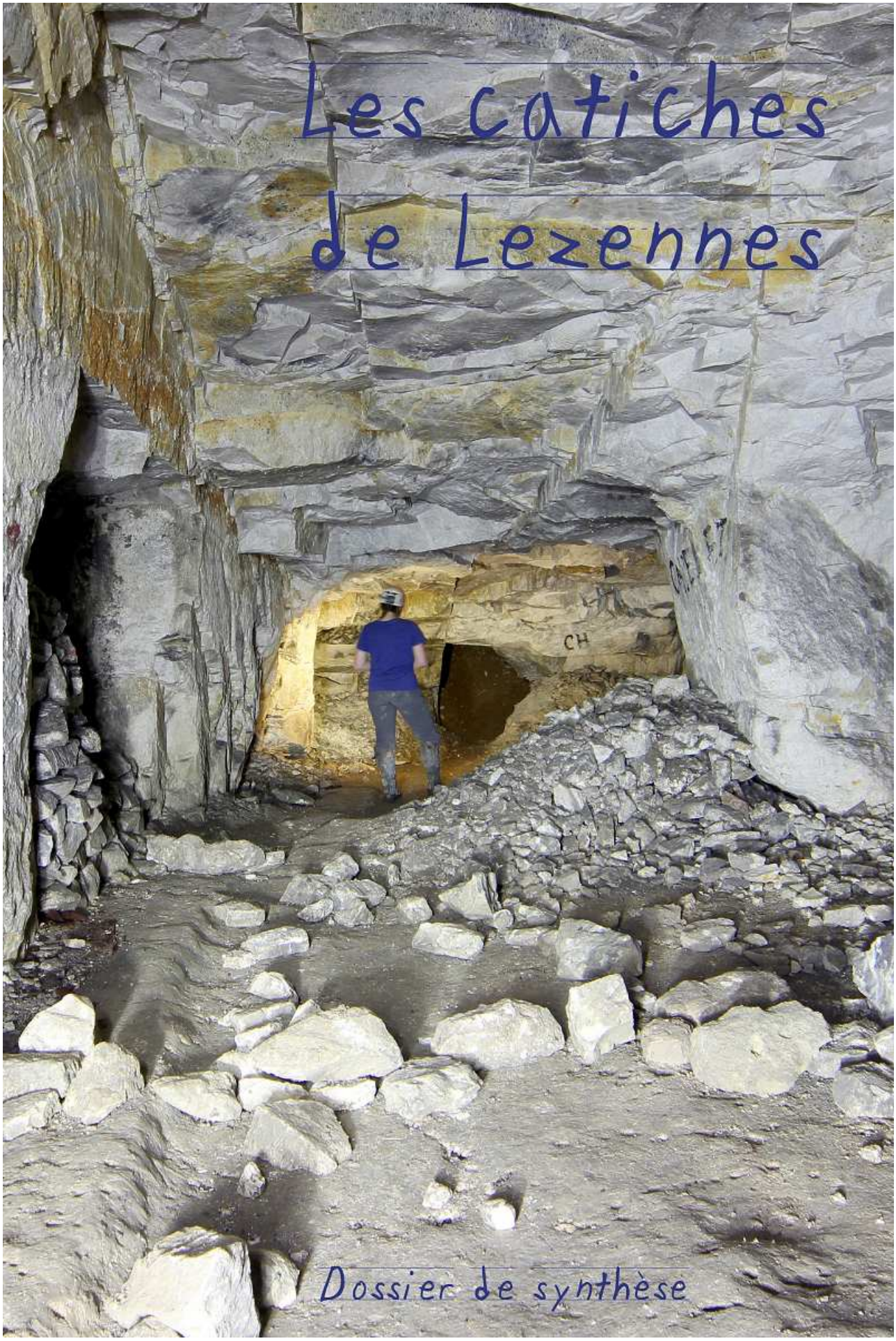
Les catiches de Lezennes



Dossier de synthèse

Les catiches de Lezennes, à peu près tout le monde en a entendu parler. Après, il est vrai que la connaissance un peu plus précise des lieux se fait plutôt rare.

Un ouvrage évoque largement cette question : Voyage au cœur de Lezennes, émanant du Cercle de Recherches Historiques Lezennois. Ce livre fait le point sur les aspects historiques, géographiques et culturels, il est disponible à la Civette mais reste tout de même assez difficile à dénicher – bien qu'étant indispensable.

Le présent document est un complément à ce livre. Non pas que l'ouvrage soit incomplet, mais plutôt du fait que le temps passe et désormais, de nouveaux volumes généalogiques sont disponibles. Cela permet de faire avancer le domaine de la recherche sur ces souterrains. Afin de faciliter la lecture, quelques bases sont rappelées : qu'est-ce qu'une catiche, qu'est-ce qu'un barbeux, etc.

La principale caractéristique de ce document est d'avoir établi un relevé des inscriptions et monté par la suite une recherche généalogique concernant ces personnes ou ces ensembles de personnes.

Cela permet de dégager de grands traits concernant les carriers, les champignonnistes, les barbeux et les réfugiés, qui sont les quatre acteurs de ce souterrain.

Ne se voulant pas exhaustif, les carrières de Lezennes étant une immensité chaotique, nous nous limiterons aux prospections actuelles, ce pouvant aller jusqu'à la refonte complète de ce document en cas de nouvelle découverte ; ce qui d'un certain côté est une vive espérance !

Les catiches de Lezennes

Les carrières de Lezennes sont sous Lezennes, ainsi pourrait commencer bêtement ce texte. Ce serait à la fois vrai et à la fois faux. En fait comme systématiquement sur le sujet de Lezennes, cela mérite précision.

Les carrières dites « de Lezennes » sont situées sous la ville de Lezennes, sous de nombreuses terres agricoles d'Hellemmes, sous les extrémités d'Annappes ; pour ces dernières, l'urbanisme galopant de V2 a plus ou moins tout exterminé par remblaiement. Il ne reste plus beaucoup de vides sous Villeneuve d'Ascq et lorsque c'est le cas, ce sont des terminaisons de petits réseaux qui ne furent pas comblés à 100% pour des raisons de viabilité : soit les souterrains sont stables, soit ils minent de la terre dédiée à l'agriculture.

Lezennes, c'est 70 hectares de terrains sous-minés. C'est une grande carrière, anarchique, compliquée à explorer, morcelée à cause des remblaiements, souvent basse et pénible, quelquefois dangereuse et surtout une idée par-dessus les autres : on s'y perd ! C'est un labyrinthe inextricable. Lezennes encore, c'est 92% des habitations unifamiliales sous-minées en tout ou partie, avant certaines vagues de remblaiements.

On est donc dans une certaine forme de démesure.

Au sujet de ces carrières, il subsiste malgré les précisions régulières un certain nombre de fantasmes indécrottables. Plus rares sont ceux au sujet de l'étendue fabuleuse du souterrain, rejoignant Tournai, si c'était le cas, on en serait au courant ; plus fréquents sont ceux au sujet de l'extraordinaire trésor de Jean Sans Terre, le magot serait caché sous Lezennes. Il va falloir se lever tôt afin d'aller le trouver. Les secteurs XIIème siècle sont tellement remblayés de stériles que la plupart sont inaccessibles. Soit…

Une chose qui attire l'œil lorsqu'une visite est organisée dans les souterrains, c'est la myriade de graffitis aux murs. Attention qu'ici, le terme de graffiti n'affuble pas ces hideuses peintures urbaines, mais une inscription ancienne d'un utilisateur des carrières. La plupart du temps c'est gravé, mais quelques inscriptions sont peintes, d'autres tracées au fusain, plus rarement à la sanguine. Ces inscriptions nous livrent un important témoignage – très laborieux, certes – mais précieux tout de même.

Premier coup de pioche

Les carrières de Lezennes représentent un vaste ensemble de galeries souterraines. Quand ont-elles débuté ? La réponse est très simple, nous n'en savons rien. Il existe des hypothèses de débuts embryonnaires en certaines époques gallo-romaines, mais cela reste hypothétique. Si des travaux ont existé en ces époques, ce qui est tout à fait possible vu les découvertes archéologiques régulières, ce furent des fosses menées à ciel ouvert, dans le but de marner les champs.

De la période médiévale à proprement parler, nous ne savons presque rien non plus. C'est déjà avantageux. Dans une écrasante majorité des cas de carrières souterraines, on ne sait 'strictement' rien – quand bien même ce sont des sites majeurs. Concernant Hordain et Avesnes-Le-Sec, nous gardons une trace d'une activité majeure, mais il ne reste plus de témoignage à ce sujet. A Lezennes, il existe deux traces.

En juin 1462, un ouvrier carrier extrait des galeries en vue de livrer de la pierre au Palais Rihour, lequel se trouve en construction. Il s'agit d'un certain Jean Du Bois. Il est payé 115 sous le cent de parpaing. Nous savons de ce contrat qu'il est carrier à Lezennes. Vu l'ampleur du palais, gageons qu'il n'était pas le seul exploitant, mais nous n'en savons pas plus. Les noms du type de 'Jean Du

Bois', 'Ignas du Bois', etc. sont fréquents. Ce n'est donc pas un riche enseignement, si ce n'est que, comme les grands centres de la pierre du Valenciennois et du Cambraisis, Lezennes est aussi active à cette période là.

Il est tout simplement possible que Jean Du Bois soit un dirigeant, mais non un carrier. En effet, il existe un homonyme près de Lezennes à cette époque là : Jean Du Bois, chevalier, seigneur d'Ennequin, dont le fils, Charles Du Bois, seigneur d'Ennequin, comte de Chaumont et vicomte de Fruges, quitta le surnom de Du Bois pour reprendre celui de Fiennes. (Leuridan, 1843).

Une autre source d'information médiévale existe, dans le cartulaire de l'hôpital Notre-Dame de Seclin. Jehan De Bassi, chaufournier demeurant à Lezennes, livre en cette année là de la chaux à Cysoing. Il pourrait s'agir, là encore, d'une personne attachée à la noblesse de Chéreng, et nommée Jehan De Bachy. Le texte reste toutefois assez clair sur la formation technique de l'individu. Ainsi, il est préférable de rester précautionneux. Les Bachi, Bachy et autres variantes, furent une famille influente de carriers lezennois.

L'album de Croÿ, l'une des deux pages concernant Lezennes (reproduction). Ce détail fait apparaître des ouvriers carriers proches du village.

Plus tôt que ces dates mentionnées, à savoir 1462 et 1463, on se doute bien que l'activité extractive est menée avec une certaine ferveur. Manquent les preuves, mais les « habitudes » si l'on puis dire viendraient attester un début d'activité au XIIème siècle, c'est-à-dire la période de la construction de l'église Saint-Eloi de Lezennes (laquelle est toujours existante mais reste fortement remaniée). On sait parfaitement que les bâtiments étaient bâtis le plus souvent avec des matériaux strictement locaux. De ce fait, les chantiers d'extraction ont été menés, pour sûr, pas plus loin que quelques dizaines de mètres de l'église.

Cette affirmation est fortement consolidée par le fait que les galeries qui sont situées au sud-est de l'église sont anciennes, elles en ont un aspect indéniable. Dire que l'exploitation a commencé en cet endroit, aux alentours de 1150 est quelque peu aventureux. Il n'y a rien qui puisse fonder de telles affirmations. Pour autant, ce ne sont pas des hérésies. C'est tout à fait pensable. Ces débuts seraient antérieurs aux sites les plus anciens du Valenciennois, pour lesquels les suppositions convergent plutôt vers le XIVème siècle.

Traditionnellement, il est reconnu que les travaux les plus anciens ont été menés dans le centre-ville de Lezennes, puis vers (environ) le rond-point de la rue Chanzy. Disons plus précisément que les galeries situées sous la rue Chanzy ont un aspect très ancien, au même titre que les galeries proches de l'ancienne mairie. Après, le creusement aurait remonté vers la rue Jean-Baptiste Defaux, vers la plaine du Hellu, puis nettement plus tardivement, vers les territoires d'Annappes et d'Hellemmes. Précisons tout de même que le Hellu n'est nullement sous-miné, on change à cet endroit de structure géologique.

Au sujet de l'église de Lezennes et des abords immédiats, le sous-sol n'est pas creusé. Cela peut paraître étonnant de prime abord étant donné que le chantier de construction de l'église se trouve là. A ce sujet, Cyrille Glorieus émet l'hypothèse suivante : Autour et sous l'église de Lezennes, il

n'y a aucune galerie. Une raison possible serait d'évoquer que l'église avait son ancien cimetière directement accolé à son flanc, au même titre que l'antique église de Faches. Pour les carriers Lezennois, miner les sous-sols sous lesquels reposent leurs ancêtres, dans une région populaire emprunte par le catholicisme comme de nombreux endroits proches, cela aurait représenté un crime. Creuser et tomber sur des vieux ossements comme à Paris aurait été un manque de respect considérable.

Ci-dessous, voici un plan incomplet des carrières de Lezennes. Il provient de l'assemblage de trentaines de planches, d'où le fait que les tracés soient plus ou moins irréguliers. Un seul témoignage y est important : cette terrible impression de lieu inextricable !

Le centre du village est le plus gros bloc d'exploitation qui ne discontinue pas. Ensuite plus au sud, on se dirige peu à peu vers la rue Chanzy, le rond-point Chanzy, puis le golf. Les exploitations se poursuivent encore largement sous le golf, sans que ça soit représenté ici. Vers le nord, on voit le début d'Hellemmes, où il existe au moins le même volume d'exploitation.

Il est indéniable que les galeries d'Hellemmes sont de creusement plus récent, du fait notamment que le maillage de galeries est légèrement moins anarchique.

Après, nous émettons une hypothèse suite aux visites effectuées dans les galeries, à savoir cette impression qu'aux époques médiévales, les carriers ne se sont pas contentés d'ouvrir uniquement à proximité de l'église. Ils auraient ouvert partout où ils en avaient besoin, dans le cadre de constructions diverses et variées. Dans cet ordre d'idée, il y aurait eu une multitude de petits chantiers médiévaux, recoupés ensuite par des galeries plus modernes. N'avez-vous eu jamais l'impression de serpenter dans une galerie ancienne, qui n'a rien à faire là, puis de revenir assez soudainement dans un réseau qu'on qualifierait de normal ? (Disons plus conforme à la norme de l'ensemble).

Nous ne serions pas étonnés qu'il n'y ait pas eu « un » Lezennes médiéval, ou peut-être seulement au tout début. Qu'il y ait eu des dizaines de petits chantiers, solidement établis ou avortés, ne nous étonnerait pas. En tout cas, à l'approche de la moitié du quinzième siècle, il reste assez certain que le volume de creusement est déjà bien établi. Sous quelle forme, nul texte ne le précise ; serait-ce un gros volume partagé entre les carriers ou bien comme à Hurtières (Savoie), une myriade de chantiers tous plus ou moins anarchiques ?

Bien des fantasmagories ont existé au sujet des carrières de Lezennes. C'est normal. Les souterrains font courir l'imaginaire. D'affirmer que des chantiers ont été ouverts en plusieurs lieux est en quelque sorte une projection de l'imaginaire sur des galeries qui furent visités de manière factuelle. Une question se pose de manière préalable à toute hypothèse. Existait-il des constructions immédiatement à côté des galeries soupçonnées comme étant très anciennes ? Cela revient à se poser une seule question, le centre-ville d'Hellemmes est-il ancien ? Nous sommes là plutôt au XVème siècle. Certes c'est un peu éloigné des chemins Bobillot et Napoléon, et une carrière fut ouverte près de l'église Saint-Denis. Il est dur de trancher, c'est ni une affirmative parfaite ni un négatif strict. Disons tout simplement que c'est possible.

Galerie ancienne dans le centre du village.

Les catiches, l'origine

D'où provient le mot catiche ? Le mot intrigue et la question a souvent été posée. Répondre n'est pas chose évidente car il n'existe pas d'affirmation stricte et incontestable. En certaines littératures, il est affirmé franco que cela provient de la loutre et de sa tanière appelée catiche. A vrai dire, pourquoi pas. La seule chose que nous pouvons préciser, c'est que nous ne trouvons pas spécifiquement d'autre origine, ce serait donc une affirmation plutôt juste.

Mais qu'ont à voir les loutres dans cette affaire ?

La plus ancienne définition que nous ayons pu trouver des catiches provient d'un dictionnaire de 1756 (Nouveau dictionnaire universel des arts et des sciences, françois, latin et anglois, Pézenas). Le terme catiche est défini de la sorte : Trou où se cachent les loutres, quand ils font chasses.

Certains y voient une analogie entre la forme du terrier de loutre, certes véritablement appelé catiche, et la forme des puits-catiches lezennois. Nous avons beau chercher, nous ne voyons pas en quoi il peut exister une quelconque ressemblance, même avec de l'imagination.

Par contre, une littérature de 1929 n'ayant rien à voir (Revue universelle puis Journal universel de la campagne) met la puce à l'oreille en définissant la catiche de loutre de la sorte : C'est là qu'elle établit sa « catiche », dont elle rend le séjour confortable en la garnissant d'un liteau d'herbes sèches et de mousse. Ces « catiches » possèdent des issues en sous-sol, par où l'animal peut décamper à la moindre alerte en plongeant sans être vu ni entendu.

On sait très bien que les carrières souterraines lezennoises ont servi de refuge aux populations lors des périodes troublées par les conflits, les pillages et les réquisitions. Il ne faut pas attendre 1914 afin d'obtenir des caches, voire même des mouvements massifs d'habitants. On possède des preuves tangibles de refuge au XVIIème siècle, mais cela ne fait aucun doute que la cache en refuge était déjà active dans des périodes antérieures. Les souterrains du cambraisis en sont un témoignage probant parmi d'autres.

Doit-on voir une analogie : l'endroit où la loutre se dérobe en cas d'alerte et l'endroit où l'humain se dérobe en cas de pillage ? On le sait, l'époque concernée voyait déjà un large développement des carrières, avec une multiplicité de puits plus ou moins secrets, permettant de se mouvoir à l'abri des regards, s'abriter, voire même se cacher durant une certaine période.

Cette analogie nous parait ne pas relever de la fantasmagorie, bien que l'idée soit relativement nouvelle, en tout cas au moins dans son développement explicatif.

Les catiches, aujourd'hui

Le mot catiche, en tant que son utilisation actuelle, définit une notion très précise. Il s'agit des puits en bouteilles qui ont été creusés dans le sous-sol du lillois. La méthode était relativement simple. Depuis la surface, les carriers creusaient un puits quasiment cylindrique, d'une profondeur de 7 à 12 mètres. De là partait un réseau de galeries sinueuses ou de secteurs à chambres et piliers.

Une fois que ce puits n'était plus en utilisation, par exemple parce que le chantier d'extraction s'éloignait, les carriers rebouchaient le puits avec un encorbellement de pierres. Nous reviendrons au sujet de ces encorbellements, car cette technique mérite un coup de lampe torche.

La catiche n'est autre que le puits. Techniquement, cela ne définit aucune autre notion. Reste que deux approximations majeures se sont inscrites dans la connaissance populaire des carrières de Lezennes.

1) Premièrement, il est fréquemment pensé que les carrières de Lezennes sont du tout-catiches. Les puits sont accolés les uns aux autres dans un immense maillage de puits jointifs.

Cette situation existe, mais pas à Lezennes ; tout simplement : pas à Lezennes ! Dans les sites d'exploitation de Lezennes, Hellemmes et Annappes (devenu Villeneuve d'Ascq), on se situe dans des chantiers d'extraction médiévaux, ou bien du médiéval tardif (renaissance). Il n'y eut pas d'extraction effectuée durant la révolution industrielle – ou bien, nous le verrons, ces chantiers étaient extrêmement mineurs.

De ce fait, les carrières de Lezennes sont bâties sur un schéma de galeries sinueuses (les plus anciennes de toutes) ou sur un modèle de chambres et piliers. Quelquefois on observe un système en hagues et bourrages, mais cela reste assez anecdotique. La plupart des nombreux déchets d'extraction étaient laissés sur place en tant que remblai de pied. Les champignonnistes ont parfois réorganisé certains secteurs de remblais de pied et de déchets de taille, mais ce n'était en tout cas pas les habitudes des carriers, qui avaient déjà un métier très difficile, et cherchaient quand même à s'épargner – on peut le comprendre.

Les situations de tout-catiches sont postérieures à l'exploitation de Lezennes. C'est une technique qui a été mise en place lors de l'essor des carrières, au XIXème siècle par exemple. Ces techniques se rencontrent à Faches-Thumesnil, 33 carrières (territoire qui comportait de même une exploitation médiévale extrêmement ancienne, rue Kléber), à Loos, à Wattignies, à Lille-Sud, à Ronchin. Toutes ces carrières sont récentes.

Il en ressort que les visiteurs de Lezennes sont parfois déçus. Ils s'attendent à du tout-catiches, et ce n'est simplement pas le cas. Introuvable. Ici c'est l'anarchie le maître mot.

2) Deuxièmement, le terme de catiches a fini par se généraliser, en dénommant l'ensemble des carrières de Lezennes. C'est ainsi que l'on parle des catiches de Lezennes, tout comme on parle des catiches de Loos, des catiches de Lille, dans le but de nommer toute la carrière. Cela n'a rien de bien faux, c'est un nom populaire et répandu. Mais, si nous devons être puriste, une catiche c'est un puits en forme approximative de bouteille et point à la ligne.

3) Dans le même ordre d'idée, le terme de « pierre de Lezennes » a fini par nommer toute pierre extraite dans le bassin lillois, au même titre qu'on parle de pierre d'Avesnes pour toute pierre extraite en Ostrevent. Soit, ce n'est pas spécialement faux, mais ça reste tout de même inscrit dans de l'approximation. Rien qu'à Lezennes même, on a de l'exploitation de sénonien, de coniacien et de turonien (avec les tuns phosphatés). Pour qui veut en savoir un peu plus, les différentiations vont avoir de l'importance. Cela se voit d'ailleurs sous terre : la pierre de Lezennes Chanzy n'a pas la même couleur que celle d'Hellemmes Pavé du Moulin.

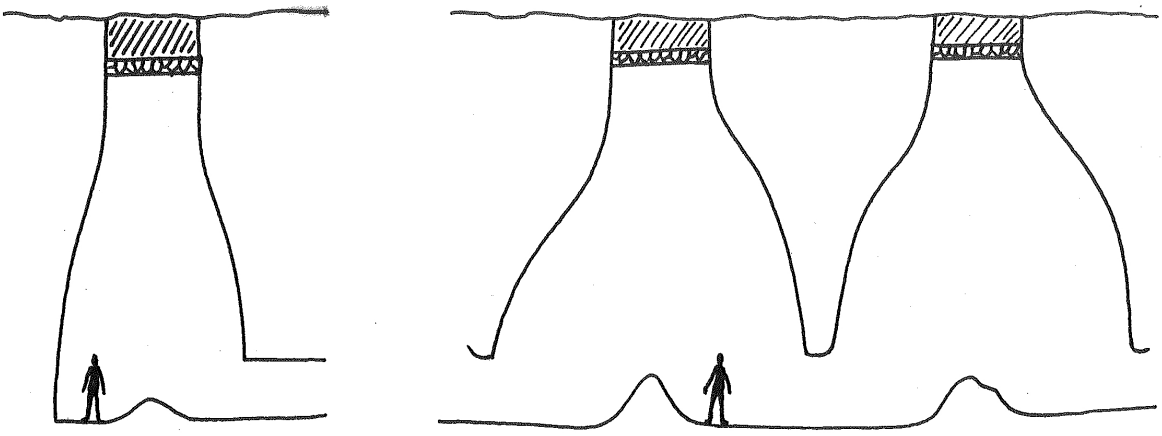
La catiche

Revenons à nos catiches. Qu'en est-il exactement ? Tout d'abord, il revêt une certaine importance de dire que la catiche lezennoise n'est pas la catiche de Wattignies.

En tout-catiches, le puits est plus large à sa base. Afin de donner un point de comparaison bien compréhensible, disons que la catiche lezennoise possède à peu près la forme d'une bouteille de vin. Le goulot est étroit et surtout, la forme du puits est quasiment tronconique.

En tout-catiches, l'on pourrait dire que la forme est celle d'une tourille. Le goulot est très étroit. Le puits va en s'élargissant graduellement, jusqu'à obtenir une base très large. Les catiches sont rendues jointives par une courte galerie, située à la base. De cet élargissement de la base naît le

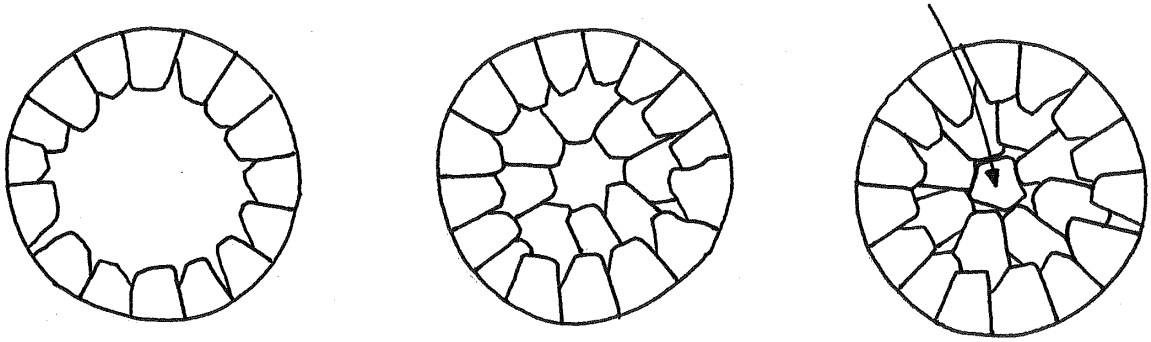
fameux plan si connu et si visuel, où l'on voit comme à Faches, un maillage de ronds qui s'accolent les uns aux autres.



Autant un réseau médiéval comme à Lezennes qu'un réseau tout-catiches s'avèrent un labyrinthe inextricable. Il n'y a aucun repère, tout se ressemble, et la perte du visiteur arrive très rapidement.

Une fois la catiche arrivée en désuétude, elle est refermée par un encorbellement de pierres, sur le même principe que la construction d'une borie du Lubéron. Bien des approximations existent dans la littérature, affublant des réseaux « à catiches » des exploitations tout à fait conventionnelles. La catiche est quasiment exclusivement lilloise. On ne trouve pas d'exploitation de la sorte ailleurs. Un seul – précisons-le, un seul – réseau souterrain a un creusement plus ou moins analogue, il s'agit de la carrière souterraine de Doué La Fontaine, en Anjou.

L'encorbellement de pierres ne comporte aucun ciment. Les pierres sont placées en cercles concentriques, jusqu'à ce que la dernière pierre, au centre, vienne constituer une clé de voûte. Le croquis ci-dessous montre comment se referme une catiche.



Les encorbellements ont généralement une dimension qui avoisine le mètre de diamètre. A Lezennes et à Hellemmes, il est possible de trouver des catiches nettement plus larges. Étant donné que la « bouteille de vin » est tronconique, il est possible quelquefois qu'il n'y ait pas de goulot de rétrécissement. Cela donne des catiches dont le diamètre du bouchon avoisine les trois à quatre mètres. Le travail d'encorbellement de pierres est alors plus que fameux ! Dans les exploitations plus récentes, la plupart des goulots sont de petite taille. Ils sont de l'ordre de 80 centimètres, bien que quelques rares aient même la dimension de 50 centimètres.

Les encorbellements sont recouverts de terre végétale, d'une épaisseur de 150 centimètres à 50 centimètres dans certains cas de carrières anciennes. Cela fait peu ! Dès lors, la terre est rendue à l'exploitation agricole ou jardinière. Par la suite, les maisons ont été bâties dessus.

A la question : pourquoi réaliser une exploitation souterraine, ce qui est contraignant, alors que le volume de recouvrement est faible ? Il aurait été aisé d'exploiter à ciel ouvert...

Plusieurs réponses existent.
- Tout d'abord, le ciel ouvert a existé, ce fut le cas à Loos, bien que la finalité ait été légèrement différente, mais soit, c'était de l'exploitation extractive.
- Ensuite, parce que cela permettait de rendre la terre à la culture. Les terres lezennoises étaient (et restent) fertiles. Au contraire de la Pévèle, le Mélantois n'était pas recouvert de forêts. Le sol calcaire n'est pas très propice aux larges développements forestiers. Ainsi, comme nous le montre deux images de l'album de Croÿ, Lezennes était constituée à l'époque de larges territoires dédiés aux pâturages. Nul doute aussi que la population cultivait.
- Ensuite encore, parce que l'exploitation souterraine était plus discrète. Ainsi, cela nécessitait moins de préoccupation quant aux modifications du paysage ; disons nos enquêtes publiques d'urbanisme actuelles, mais rapportées au contexte de l'époque.
- Et puis dernièrement, parce que ça demandait moins de travail d'extraction, et les anciens ont toujours été économes, cela se comprend.

Détail sur l'encorbellement d'une catiche dans le lillois.

Les carriéreurs

En visitant les carrières de Lezennes-Hellemmes, n'importe qui se dira tout de suite : ils étaient des milliers à creuser un tel volume souterrain ! Cette impression est renforcée par l'anarchie la plus complète qui règne dans de très larges parts de carrière. Se dire cela est une erreur. C'est complètement erroné même.

En fait, les carriers étaient peu nombreux, mais l'exploitation a duré très longtemps.

Faisons l'impasse sur les travaux médiévaux du lointain moyen-âge. Il n'est pas aventureux de dire qu'au XVème siècle, l'exploitation tourne à plein régime. Combien avons-nous d'exemple en d'autres lieux, d'ailleurs précités ? L'extraction continuera à un rythme inégal jusqu'au XVIIIème

siècle, où là va s'amorcer un sérieux déclin. Nombreux auteurs s'accordent à dire que l'exploitation était achevée en 1850. Il reste un élément anachronique, le cas Louis Levas, mais cela reste apparemment assez anecdotique. Disons à ce titre et afin de résumer que jusqu'en 1895, deux personnes sont visiblement encore exploitantes.

Cela nous donne donc le son de coups de pioches, à savoir plus de 400 ans d'industrie extractive à haut régime. Ce n'est pas rien, ce d'autant plus que l'on sait qu'il existe ça et là des queues de comètes.

De ces carriers, nous ne savons rien, ou en tout cas rien de véritablement complémentaire aux recherches du Cercle de Recherche Historique Lezennois. On ne trouve pas de signature de carrier dans les galeries, ou seulement très rarement. Les signatures d'autres personnes, mais surtout d'autres époques, sont innombrables.

Deux hypothèses sont à formuler à ce sujet (plus précisément les carriers).
- Soit ils ne savaient pas écrire.
- Soit c'est trop ancien.

La première hypothèse est à rejeter. Même si l'on ne sait pas écrire, ce qui est fréquent à l'époque, on trace. C'est ainsi que dans les cathédrales subsistent des milliers de signes de tacherons. Ce sont des dessins, souvent symboliques et quelque peu mystérieux, qui rattachent un objet à un compagnon : une pierre, un élément de charpente, etc.

A Lezennes, pas de marques de tacherons. Pourtant c'est facile. La roche est tendre. Il y a donc anguille sous roche.

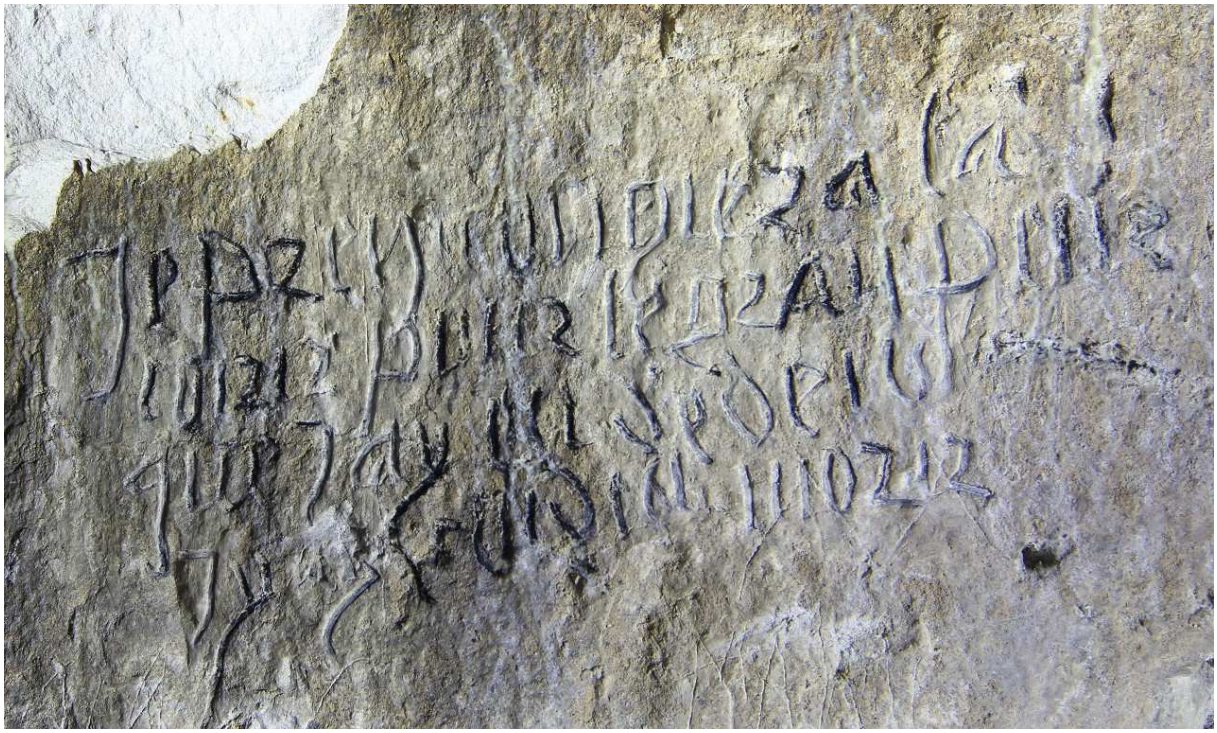
Reste l'hypothèse de : c'est trop ancien. Ici clairement, cette donnée est à prendre en compte. La roche est tendre, humide, et souvent elle se trouve un peu altérée du fait de l'air ambiant du milieu souterrain. Très rares sont les inscriptions datant d'avant 1830. Il y en a, mais elles ne sont pas légion.

De plus si l'on considère l'état de l'inscription que Bernard Bivert caractérise comme étant « l'inscription gothique », on voit bien ce que ces gravures deviennent. C'est à ce point altéré que c'est devenu pour ainsi dire illisible. Pourtant, le lieu concerné n'est jamais touché par des battements de nappe.

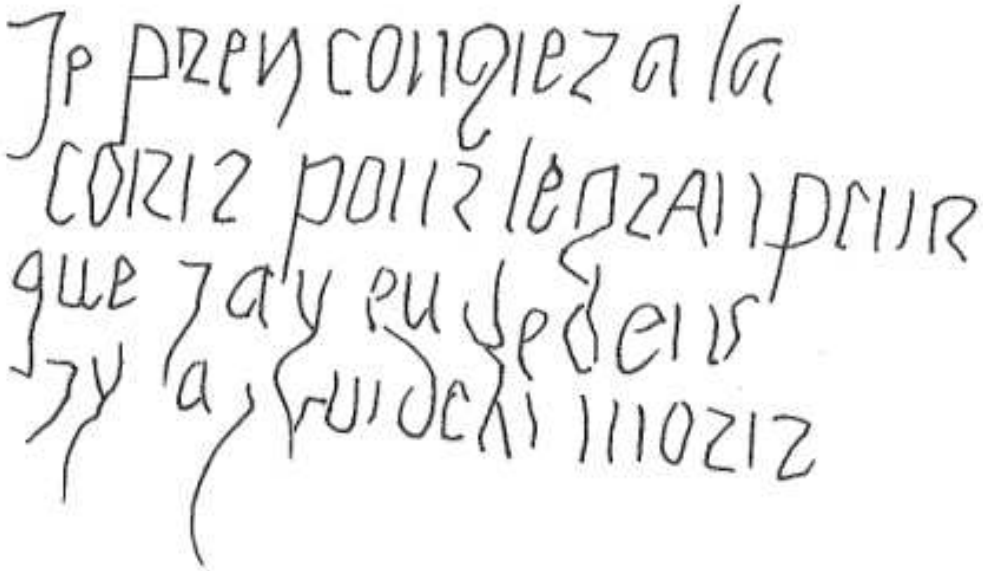
Cette inscription, passant pour la plus ancienne de Lezennes, comporte le texte suivant : Je pren congiez a la corir pour le grand peur que j'ay eu deden j'y ay cru d'en morir. Cela se retraduit par : Je prends congé de la carrière pour la grande peur que j'ai eue dedans, j'ai cru en mourir. Cette inscription daterait du XVème ou XVIème siècle. C'est une inscription exceptionnelle.

Il ne serait donc nullement étonnant de ne pas retrouver de traces des carriers. Déplorons simplement que ça ne nous arrange pas ! Mais la nature est ainsi faite, la carrière vit et meurt.

Les carriers sont souvent appelés les carriéreurs dans les documents anciens. Ce vocable touche surtout l'Ostrevent, mais on le retrouve aussi régulièrement sur le Lillois. Les variations orthographiques peuvent être carriereur (sans accent) et même carrieur. On ne retrouve jamais le mot carrier.



L'inscription gothique telle qu'elle est en 2015.



Un essai de retranscription.

Cette inscription a été passée au fusain dans un temps assez éloigné. C'est une mauvaise idée car ça l'altère ; ça dénature son authenticité. Il faut surtout ne pas y toucher !!! Nous imaginons qu'elle provient d'un carrier embauché dans des travaux un peu scabreux, il aurait évité un éboulement. Cette inscription est tout bonnement exceptionnelle par le témoignage qu'elle représente.

La datation est très difficile. Ne faisant pas appel à l'onciale, le E est déjà gothique. Ce serait un tracé du XVIème siècle que cela ne serait pas étonnant.

Qui sont les carriéreurs ?

Nous reprenons la littérature les ayant identifiés, à savoir :
Bernard Bivert, les souterrains du Nord – Pas-de-Calais, première édition.
Voyage au cœur de Lezennes, CRHL.

En provenance de Voyage au cœur de Lezennes, CRHL. Recensement de 1673. 29 ouvriers.

Brunin Pierre
Debachy Claude
Decottignies Anthoine
Defaulx Matthieu
Deflandres Jacques
Deflandres Jehan
Deflandres Pierre
Deflandres Guillaume
Defretin Franchois
Delannoy Mathieu
Delemarre Jehan
Delemarre Gabriel
Delemarre Pasquier
Descamps Louys
Dupont Anthoine
Dupont Michel
Everard Pierre
Everard Claude
Fayen Philippe
Fayen Anthoine
Fayen Robert
Lemahieu Jacques
Mauroy Jehan 1
Mauroy Jehan 2
Morel Anthoine
Serrurier Philippe
Waresquiel Arnould
Waresquiel Jacques
Willemot Franchois

En provenance de Voyage au cœur de Lezennes, CRHL. Recensement de 1770. 38 ouvriers.

Barratte Antoine
Cambray Jean
Colette Honoré
Crombé Benoît
Crombet Charles
Debachi Antoine-Joseph
De Bachy Antoine
De Bachy Pontien
De Bachy Simon
Defaut Eloy
Defaut Pierre
Defaux Jacques-François
Defaux Michel
Deflandre Anselme
Deflandre Antoine
Deflandre Guillaume
Deflandre Jean
Deflandre Jean-Baptiste
Deflandre Pierre
Deflandre Pierre-Joseph
Deflandre Simon
De Fretin Gabriel
Delemarre Louis
Delemarre Quintin
Delmarre Michel
Descamps Pierre-François
Dupont Jacques
Dupont Jean-Baptiste
Fayen Charles
Fayen Vincent
Leperre Guillaume
Leva Jacques
Levas Louis
Mahieu Pierre-Joseph
Morel Antoine-Joseph
Morel Blaise
Morel Damien
Piat Jean-Baptiste

Notons que ces relevés sont très largement confortés par les relevés de Bernard Bivert, qui ne comporte que des variations orthographiques des mêmes noms.

En 1876, 2 ouvriers : Deroo Pierre et un des Lefebvre.
En 1895, 2 ouvriers : Levas Louis et Roussel Auguste.

Tous ces noms ou presque sont très courants dans le Lezennes ancien. Même à ce jour, bien des patronymes se retrouvent dans les familles. Seuls quelques noms mènent à des impasses, dont le fameux et étonnant Louis Levas. Ces listes sont augmentées en seconde partie de cette recherche. Chacun des noms a été passé au peigne fin généalogique, ce qui a permis de localiser bien d'autres carriers actifs en ces périodes là.

Les utilisations ultérieures de la carrière vont affluer. Elles vont servir à deux activités bien distinctes : les cultures et les refuges.

Les cultures

A la fin de l'activité extractive, les carrières ne sont pas décédées pour autant. De nombreuses personnes vont prendre possession des lieux. Les utilisations en matière de culture vont être de trois types :
- La culture de barbe de capucins.
- La culture de champignons.
- La germination de l'orge.

Notons que le troisième point est rare et fut absent de Lezennes d'après l'état de nos connaissances, ce ne fut pratiqué (en principe) qu'à Faches.

La barbe de capucin

Cette plante fait partie de la famille des Asteraceae. C'est une chicorée, dont le nom scientifique est *Cichorium intybus*. Elle peut s'appeler Chicorée sauvage, Chicorée amère, Chicorée commune, ou encore Chicorée intybe. Le nom de la barbe de capucin est en réalité un surnom. Elle fut affublée de ce terme car les feuillages, assez fins et désordonnés, pouvaient ressembler à la barbe d'un moine capucin. C'est assez original. Cette espèce de chicorée est à ne pas confondre avec la Chicorée endive (*Cichorium endivia*), dont la production donne les chicorées frisées et les chicorées scaroles. La barbe de capucins est une plante de terrains incultes et de bords de routes. Au sein de sa culture en carrière, des conditions optimales sont mises en place afin de la forcer et renforcer certaines de ses caractéristiques.

La plante produit des fleurs bleues en forme d'étoile. Un fait très particulier lorsqu'elle est cueillie, la fleur flétrit très rapidement. Cette caractéristique donne un joli surnom à cette plante : la fiancée du soleil.

La barbe de capucin est réputée être connue depuis 1630. En cette année là, un certain Beausse Saint-Hilaire, originaire de Montreuil-Sous-Bois, plante des racines de chicorée dans sa cave, en absence lumière. Il a la curieuse idée – loin d'être saugrenue – de mettre les racines en botte et de les placer sur un lit de fumier de cheval en fermentation. Les feuilles grandissent rapidement et ne développent aucune chlorophylle. Ces feuilles sont plus tendres et beaucoup moins amères que les feuilles vertes. Quelques semaines après, il se trouve bien étonné de la saveur des feuilles consommables. Cette expérience rencontre un certain succès et c'est de cette manière que se développe une véritable industrie, alimentant les marchés parisiens jusque dans les années 50.

Du côté de Lille, c'est en 1860 que l'idée fit son petit bonhomme de chemin. Un belge du nom de Jean, Noël Dumoulin, (s'il s'agit bien de lui) a l'idée d'utiliser les carrières dans le but de réaliser du forçage de pivots de chicorée. La barbe naissait ainsi à Lille.

La culture n'est pas une mince affaire. Tout d'abord, il faut posséder des terres de surface, afin de pouvoir semer des chicorées. Cette opération est réalisée dans les beaux jours de mai. La plante pousse, puis lorsque le début de l'automne pointe son nez, les pivots sont déterrés. En principe, la récupération des pivots de surface se déroule en automne. Là que se passe-t-il ? Les pivots sont emmenés sous terre, dans les catiches de Lezennes. Les pivots sont préalablement sectionnés. Les feuilles vertes sont coupées, de manière à laisser un collet de feuille d'un centimètre uniquement. Seul le pivot est descendu sous terre.

Le terrain fort dur du remblai de pied est pioché par les barbeux. Ils repiquent en ligne les pivots, de manière à ce que ceux-ci puissent se développer à nouveau, mais totalement à l'abri de la lumière, et à une température constante de 12-13 degrés. Les collets sont recouverts de paille. Les racines vont alors développer à nouveau du feuillage. En absence de lumière, ces feuilles vont

être blanches et or. Elles seront tendres et relativement peu amères. Après un mois de développement, les feuilles vont être soigneusement coupées par les barbeux. Elles seront regroupées par une ou deux livres, puis elles seront vendues sur les marchés.

Le travail de la jeune Zoé Dumoulin correspondait assez certainement à ce regroupement de belles feuilles d'or, puis ensuite à vendre sur les marchés. Il existe d'ailleurs une chanson (en chtimi) évoquant les belles barbeuses du marché. Pour des feuilles d'or, quelle belle analogie pour Zoé que la fiancée du soleil, curieusement cela se double d'une vie à l'ombre des catiches.

Retournons aux salades et quittons ces évocations. A peine coupées, les feuilles exploitées, les racines ne vont pas pour autant cesser leur activité. Le pivot va rejeter. Du coup, les feuilles vont être exploitées 8 à 10 fois, jusqu'à épuisement de la racine, ce qui en principe se situe en mars. Les plus beaux pivots ne seront pas exploités. Ils seront récupérés puis replantés en pleine terre. Le pivot va monter en graines. C'est ainsi que les graines seront récupérées et resemées, afin de repartir pour un tour. Le temps que tout cela se fasse, le cycle de la barbe est bisannuel.

La culture de la barbe a cessé en 1957 à Lezennes. Les derniers cultivateurs utilisaient un puits au n°99 rue Chanzy, situé à l'avant de leur jardin. Il s'agissait d'Etienne Rocq et Simone Defaux.

Quelle fut l'ampleur de la culture de barbe dans les carrières de Lezennes – Hellemmes ? Il est difficile de répondre car les parcs à barbe ou à champignons ont des aspects assez indissociables, surtout dans l'état de ce qu'il reste de nos jours, c'est-à-dire des vestiges ténus. Une ou plusieurs familles se sont probablement lancées simultanément dans le commerce, car c'était assez lucratif, ce d'autant plus que cette culture a traversé plusieurs périodes de troubles et donc de disettes. Le début d'exploitation est plus ou moins situé en 1860 et la fin en 1957.

La création de la barbe à capucins dans le lillois, de nombreux d'éléments font penser qu'il s'agit avant tout d'une histoire Lezennoise. L'hypothèse numéro un, c'est que la technique de la culture de barbe en carrière, aurait été inventée par Jean, Noël Dumoulin (1827-1904), qu'on appelait avant tout Noël Dumoulin.

Qu'est-ce qui permet d'assurer que Dumoulin est derrière cette mise en place ? On sait que la barbe a été inventée par un Dumoulin originaire de Belgique aux alentours de 1860. Or, Jean Dumoulin provient de Belgique, Beclers plus précisément. On sait que lors de la naissance de sa première enfant, Marie, il était lezennois. L'acte de naissance de Marie le domicilie à Lezennes en 1860. Il était donc originaire de Belgique et présent à Lezennes au bon moment.

Des actes administratifs, on sait qu'il était cultivateur. Est-ce que cela peut toucher la barbe, cultivée en surface avant d'être importée en carrière ? Nous le pensons. Les innombrables autres ne sont pas appelés cultivateur mais « laboureur ».

La deuxième hypothèse, c'est que les enfants Dumoulin auraient aidé à cultiver dans la carrière, toutes avant leur mariage. Il s'agit d'Augustine, Jeanne et Zoé. A chaque fois, la date de mariage marque en quelque sorte une étape de rupture, il n'y a plus de gravure aux murs après les mariages.

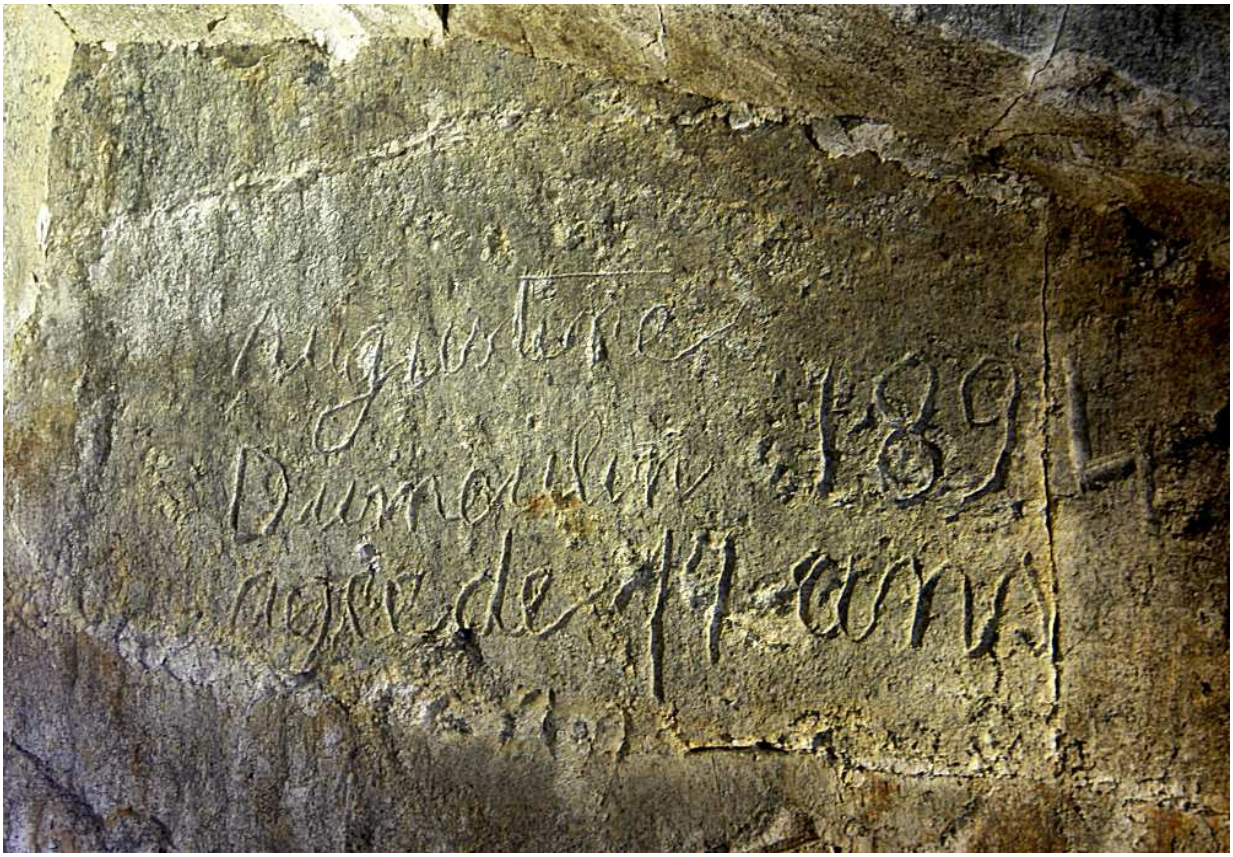
La troisième hypothèse, c'est que les innombrables gravures sont un marquage de territoire. On ne retrouve pas les graffitis de Zoé dans le fin-fond d'Hellemmes alors que dans le secteur de la Mer de Porcelaine, il y en a légion. Les graffitis permettent de nommer à qui appartiennent les cultures. Bien sûr c'est rudimentaire, mais serait-ce étonnant pour l'époque ? Des efforts

faramineux ont été développés afin de retrouver des descendants des Dumoulin, mais la branche est éteinte à 99%. Les travaux ont été vains.

Si l'on considère la concentration des graffitis au sein de cette zone, il serait envisageable de dire que les personnes suivantes étaient de même des barbeux : Zoé Deldalle, Fernand Cuvelier, Marie-Louise Dumoulin (à courte durée), Léonie Blondeau, Fernand Dumoulin (à courte durée).

Le père décédé en 1904, Zoé mariée en 1904, Jeanne mariée en 1903, Augustine mariée en 1900, disons que le début du XXème siècle a dû marquer un sérieux frein à cette culture en cet endroit, en tout cas au minimum de tout ce qui émane des Dumoulin. Notons que les sœurs Dumoulin sont vivantes jusqu'à la seconde guerre mondiale, et pourtant pas un graffiti n'est postérieur au début 1905.

Nous ne localisons pas d'autre barbeux dans l'état actuel de nos connaissances.



Un graffiti d'Augustine Dumoulin en 1894.

Le portrait imaginé de Zoé Dumoulin

La culture de champignons

Les cultures du champignon de Paris ont été très largement répandues dans les carrières de Lezennes. Il est fort envisageable qu'elles aient dominé la culture de barbe de capucin, vu l'aspect presque banal de cette culture dans la France du XIXème siècle. Rares sont les carrières de grande envergure ayant échappé à la mise en champignonnière, de Lille à Marseille (Peypin). Ce fut même le cas en mine de zinc (Les Malines). En ce qui concerne Lezennes, le début d'activité pourrait se situer en 1824. Quelques activités ont peut-être débuté avant, mais nous n'en avons pas trace. Cette activité est donc précurseur de 40 ans à celle de la barbe.

Le processus est assez simple – ou disons plutôt banal – le procédé de Lezennes n'est différent en rien de celui de Paris ou de l'Aisne, à la précision près que, considérant l'époque, tout à été cultivé en meules et non en sacs ; mais cela ne constitue pas une information révolutionnaire. Le champignon cultivé était l'agaric, encore appelé champignon de couche.

La toute première étape consiste à préparer un bon compost. A Lezennes, il était établi à base de fumier de cheval essentiellement, provenant des armées basées à Lille, puis d'un mélange de paille. Le fumier est déposé dehors sur une aire, afin qu'il macère. Plus précisément, il entame à ce moment là une fermentation, qui va être propice au développement des mycéliums.

Ce développement de compost est saisonnier. En effet, la fermentation provient de l'activité de bactéries. De ce fait, il faut impérativement qu'il ne fasse pas trop froid. Autrement leur activité est ralentie voire même stoppée. Afin de favoriser les opérations de fermentation, le fumier est brassé deux fois à l'aide de fourches (ce pourquoi on retrouve assez régulièrement des fourches dans les carrières ayant servi de champignonnière). Ce brassage permet d'élever la température, engendrée par l'activité des bactéries. Les champignonnistes avaient soin de laisser monter la température à 60°C, de façon à stériliser le fumier, qui peut à peu donc se transforme en compost. Cette opération de montée en température s'appelle la pasteurisation.

A la fin de cette étape, le tas est descendu en carrière souterraine. Lors de cette opération, une organisation spatiale du compost est effectuée. La précieuse matière est disposée de manière à optimiser la culture. A Lezennes, ce fut exclusivement en meules. Ce sont des rangées de lignes de compost, d'une hauteur et d'une largeur d'environ 40 centimètres.

Une fois les meules constituées, le compost est ensemencé avec le mycélium. Cette opération bien particulière s'appelle le lardage. Nous n'avons aucune idée de comment ça se passait à Lezennes du fait de manque de documentation, le mycélium était reçu soit par briques soit par galettes. La précision nous manque. Quoi qu'il en soit, le mycélium était cassé en petits morceaux réguliers, puis enfoui 5 centimètres dans le compost, lequel est à température modérée à ce moment là (entre 20° et 25°, en fin de fermentation).

Au bout de quelques jours de développement, le compost se recouvre d'un voile blanc. Cela signifie que le mycélium se développe positivement. Les champis recouvraient alors la meule d'une fiche couche de pierre calcaire broyée. La matière ne manquait pas, ils se servaient directement dans le remblai de pied. Cette matière s'appelait le « cran » dans leur vocabulaire et l'opération s'appelle le gobetage. Cette opération est essentielle dans le but de maintenir le compost à un certain taux d'humidité.

Une trentaine de jours après ces opérations, la récolte peut commencer. Cette récolte, faite à la main, durera plus ou moins deux mois selon la vivacité du mycélium. Les champignons étaient disposés par les cultivateurs dans de gros paniers. Ensuite, ils étaient vendus sur les marchés. A savoir que les récoltes sont irrégulières. On les appelle des volées. Le mycélium s'épuisant, les

récoltes sont de moins en moins fructueuses, jusqu'à la reprise de toutes les opérations (fumier, brassage, etc).

Le travail n'est pas achevé même si la vente débute. Une fois la récolte terminée, il faut encore stériliser le compost. Vu l'espace à Lezennes, il n'est pas rare que les meules étaient purement et simplement abandonnées. Une hygiène irréprochable doit être maintenue tout le long du processus de production. Autrement, c'est le développement de maladies cryptogamiques.

Les champignonnistes

Au même titre que la barbe de capucins, la culture de champignons a eu lieu dans les carrières de Lezennes – Hellemmes. Il n'est pas possible de déterminer si ce fut une culture massive ou sporadique. La situation laisse deviner que c'était d'assez grande ampleur, sans qu'il soit envisageable d'affirmer autre chose qu'une supposition. Au XIXème siècle, un nombre gigantesque de sites souterrains est investi à cette fin, dans tout le bassin de la craie : Le Nord, l'Aisne, l'Oise, la Somme, le bassin Parisien, l'Anjou. Lezennes n'y a pas échappé, on s'en doute.

Au même titre que la barbe, il est difficile de localiser les cultures dans les carrières de Lezennes. Les vestiges sont trop anciens, les meules sont aplaties. Une seule précision tout de même, vu l'époque concernée – à savoir un étalement plus ou moins comparable la barbe – il n'y eut aucune culture en sac, même en fin d'exploitation champignonnière.

Des champignonnistes, nous ne connaissons les exploitants que par leurs inscriptions. Cela donne un dénombrement faible, mais inédit.

La famille Hayez était champignonniste de père en fils. C'est une supposition qui est faite sur la base que le jeune Auguste Hayez (1895-1916) se déclare au mur comme étant contremaître, dans Hellemmes : Auguste Hayez, né à Annappes le 2 octobre 1895, âgé de 17 printemps le 9 janvier 1913, contremaître champignonniste. Les inscriptions d'Auguste Hayez sont nombreuses.

Après, quatre ou cinq inscriptions émaillent les murs, principalement dans le tout-à-fait nord de l'exploitation. L'une de ces inscriptions, émanant du grand-père d'Auguste : César Hayez, est datée de 1824. Nous supposons que César Hayez, père d'Auguste, était champi aussi, mais nous n'en possédons aucune preuve.

Une autre imposante série de signatures émane de Constant Cuvelier. Nous savons par la littérature (CRHL) qu'il était champignonniste. Ses marquages ne sont pas fantasques. Il s'agit de tracés relativement austères. Là encore, il est émis l'hypothèse que le cultivateur marquait au mur les meules lui appartenant.

La littérature nous relate les aventures d'un célèbre Monsieur Puy, champignonniste en 1848, qui se perdit dans la carrière. Il est aussi relaté que le dernier cultivateur, Gaston Voght, cessa ses activités en 1957. Après cette date, qui représente la terminaison à Lezennes, la culture perdura dans le lillois. A simple précision, ajoutons qu'elle est à ce jour stoppée dans le lillois, au contraire de la barbe. En effet, la culture de la barbe est perdurée en deux endroits : Faches sous le parc de la Croisette et Loos au lieu-dit Bon Dieu noir.

Au sein des carrières de Lezennes, il est relevé une foule de noms de petits journaliers, de visiteurs, d'inconnus : Stanislas Ducattillon, Richard Buttin, Joséphine Buttin, Joseph Morel, François Morel, Henri Fertein, Louis Hespel, Léon Marchand, Louis Bléhaut, Léon Dubois, Alexis Lefebvre, Pierre Nisse, Albert Barbieux, Jean-Baptiste De Keuster, Rémy Delattre … Etaient-ils champignonnistes, ou de simples visiteurs ? Nul ne le sait. Ou plutôt, disons que les études et les textes manquent.

Vu le travail intense que demande la culture de champignons, les ouvriers devaient être nombreux. Reste que cela n'a pas forcément duré dans le temps. Il y a eu probablement (relativement) peu de cultivateurs, mais de nombreux manœuvres.

Les refuges

Les carrières de Lezennes ont servi de refuge quasiment dès leur création. Cette affirmation serait à consolider, mais dès les premières affres de l'histoire, on se rend compte que les humains se sont cachés dans les réseaux souterrains, ou bien ont dissimulé des biens.

Du côté de Lezennes, des récits épisodiques émaillent l'histoire dès le début du XVIème siècle. Néanmoins, ces petites histoires restent assez sommaires et ne nous décrivent pas des évènements massifs de mouvements de populations dans les souterrains. De plus, comme c'est le cas pour les carriers, les murs ne nous retranscrivent plus les récits des personnes isolées dans le noir du dessous-terre – c'est trop ancien.

Ce que la carrière possède encore à nous donner, ce sont les inscriptions des conscrits cherchant à échapper à leur obligation, les soldats napoléoniens se dissimulant dans le but d'échapper à l'enrôlement, beaucoup d'inscriptions de la guerre 14-18, et des réfugiés du conflit 39-45. Concernant ce dernier, cela date surtout de 1944.

Après, tout se mélange avec un magma d'inscriptions peu identifiées, qui comme dans tout l'ensemble et toutes époques confondues, englobe autant de travailleurs que de visiteurs.

De l'époque napoléonienne, on retient surtout la longue inscription : Vive Le Roi. Le 18 juin 1815. Agée de 33 ans – Agée de 22 ans – Agée de 29 ans – Agée de 25 ans – Jean-Baptiste Deflandre – Pierre-Joseph Perus – Ciril Beghin – François Steclebout. Avoir servi 8 ans – Avoir servi 6 mois – Avoir servi 2 mois – Avoir servi 3 mois.

Tous portent des noms typiques du lezennois. Signalons tout de même (et malheureusement !) qu'il est actuellement connu 16 Jean-Baptiste Deflandre à Lezennes. Si l'on se réfère à la date de naissance, il s'agit d'un 17ème Jean-Baptiste Deflandre, rien que ça ! Pierre, Joseph Perus (né en 1794) était charpentier. Ciril Beghin, (1786-1846), était charpentier. Jean, François Steclebout (1790-1828) était cultivateur. Notons qu'il est très fréquent pour l'époque d'être appelé par son deuxième prénom, à tel point que le premier en était quasiment oublié.

Plus près de nous, c'est lors de la guerre 14-18 que nombreuses inscriptions sont faites. Loin de se cantonner à cette seule activité, les réfugiés en viennent à habiter dans le souterrain. C'est ainsi que des lieux de culte sont montés. Ils existent encore de nos jours, bien qu'ils soient difficiles à authentifier. Ils ont peut-être été restaurés à plusieurs reprises.

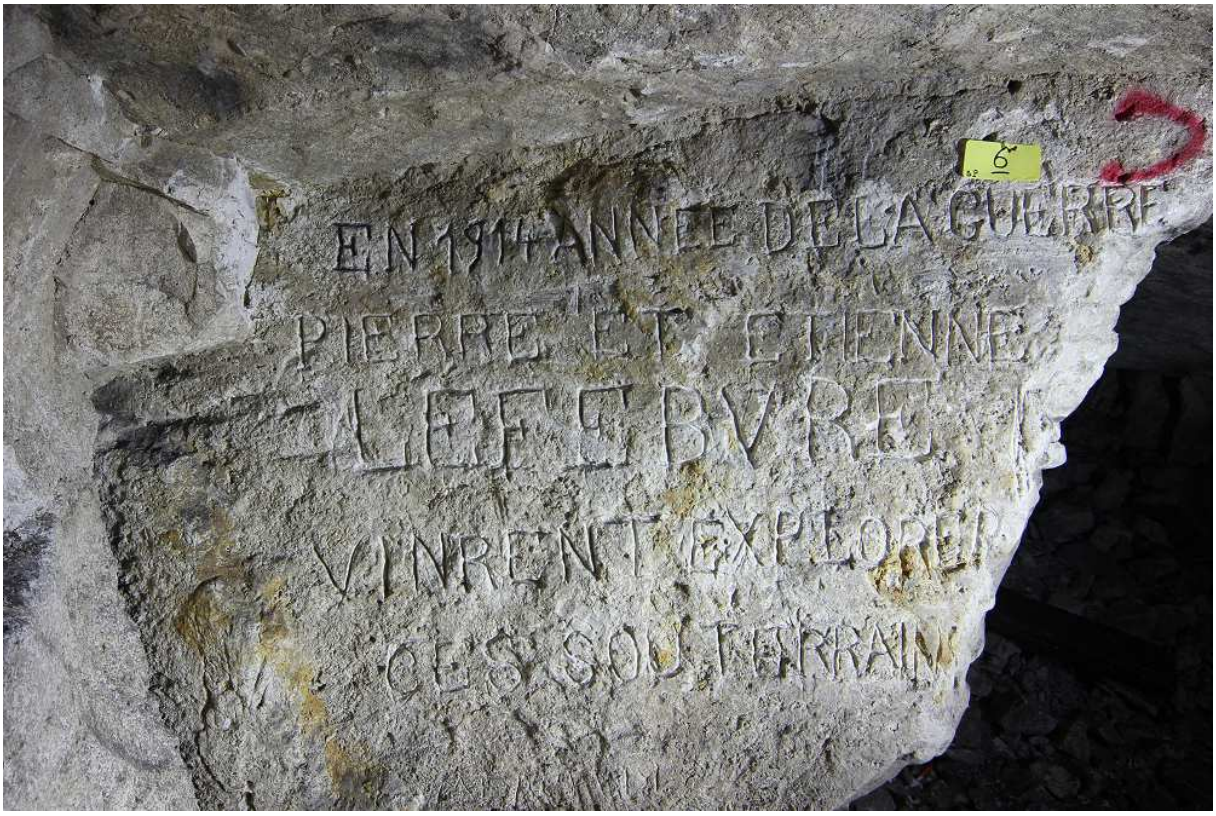
Deux monuments subsistent de nos jours, rappelant les jours sombres de cette période de l'histoire.

Premièrement la « chapelle » Notre-Dame de Lourdes. Il s'agit d'un fond de galerie qui a été aménagé de manière à recevoir une statuette. A côté est gravé N. de Lourdes, P.P.N. Oct 1914. Puis, nettement sur la gauche, la longue liste des familles réfugiées : Lefebvre, Allart, Huyghe, Morel, Debuchy, Delerue, Demessine, Bernaert, Deffrannes, Dorchies, Meurisse, Faux, Moreau, Caby, Grimonprez, Deneulin, Pezin. L'abbé Guidé (sous réserves).

Le second monument est une très grande double-inscription réalisée par les Lefebvre. Elle est située sous la nouvelle mairie. Le texte comporte les termes suivants : 1880, A. Lefebvre, Victor

Lefebvre, Sophie Lefebvre, Alexis Lefebvre, Auguste Lefebvre, Eugénie Droulers, Marie Droulers, Edmond Droulers, Eugène Droulers, Gabrielle Droulers. 1914 Alexis Lefebvre, Marie-Louise, Suzanne, Jean, Pierre, Marguerite, Gérard, Auguste Lefebvre - Angèle Couplet, André, Antoinette, Etienne, Victor, Thérèse, Joseph, Sophie Lefebvre. Ce très grand panneau gravé est à notre connaissance unique dans un très large environnement.

Plus loin dans la carrière, on trouve encore : En 1914, année de la guerre, Pierre et Etienne Lefebvre vinrent explorer ces souterrains.



Comme aux désormais (devenues) habitudes, ces gravures sont suivies d'un nuage d'autres inscriptions, datées de plus ou moins 1914, et dont les signataires nous restent anonymes : Frappart Georges le 6 octobre 1914, Louis Choquel le 4 Xbre 1914, etc. Signalons qu'Auguste Hayez, champignonniste, est décédé au combat à Berny en Santerre en 1916.

1939, l'histoire recommence. Les réfugiés affluent de nouveau dans les souterrains. Les accès privés vers les carrières se multiplient. Ces accès sont creusés depuis les caves et sont encore visibles aujourd'hui en bien des endroits. Cela rend la visite assez étonnante, car il n'est pas rare de découvrir ça et là des caves, la plupart du temps condamnées (elles ont été rendues borgnes par des murages).

La différence avec 1914, c'est qu'ici la résistance s'organise. Notamment, la SNCF fait bâtir un abri anti-aérien. Ce lieu est toujours visible aujourd'hui et se situe à quelques pas du technicentre SNCF d'Hellemmes. Il s'agit d'une galerie longue de 120 mètres, dont le ciel est consolidé de barres d'acier et de béton. Aujourd'hui, l'accès à l'abri est muré.

Quelques signatures ressortent, comme celle de Gaston Moulard, qui écrit : réfractaire du Service du Travail Obligatoire. On imagine tout à fait l'angoisse de se cacher là, au fin-fond du labyrinthe.

L'époque contemporaine

L'accès aux carrières est interdit par arrêté municipal depuis 1985. Cette décision a été prise considérant les incessants déclenchements de secours suite aux pertes de visiteurs. A chaque fois, cela demande un investissement colossal en sauveteurs vu le développement immense et anarchique des carrières.

Depuis 1985, l'histoire s'est à peu près arrêtée dans les carrières. Ce phénomène est compréhensible vu la complexité chaotique des carrières : le danger de perte et le danger d'effondrement localisé.

Dans le courant des années 90, une personne a particulièrement investi les lieux. Il s'agit de Jean-François Colsenet, plus connu sous le nom de Jeff Olsen. Cet artiste, habitant la rue Pasteur, a creusé un puits dans sa cave, ce permettant de rejoindre l'immense dédale de carrière. Il en résulte un certain nombre d'aménagements, quelquefois un peu vieillissants mais toujours présents : chapelles, fausses tombes, salle de cinéma, salle de culte, etc. Le tout, aussi original que joli, permet de donner une nouvelle vie au souterrain.

Les carrières restent aujourd'hui sous la surveillance de la mairie de Lezennes (principalement), de la mairie d'Hellemmes, de la mairie de Villeneuve d'Ascq. Concernant le secteur situé administrativement parlant sur Hellemmes, la surveillance est effectuée par un ingénieur spécialement affecté à cette mission, de la Ville de Lille : Madame Géraldine Berrehouc. La surveillance des vides affectant un territoire public est sous la surveillance du SEISM, dirigé par Monsieur Etienne Kuffel, lequel dirigeait le SDICS à la suite de Monsieur Bernard Bivert. Les carrières sont visitables lors des journées du patrimoine. Elles sont placées sous le regard bienveillant d'Emmanuel Dusséaux et de Jeff Colsenet.

Le coin du petit clin d'oeil

A noter que les carrières existent aussi à… la boulangerie-pâtisserie ! En effet, une spécialité a été développée, appelée la pierre de Lezennes. C'est une délicieuse praline au chocolat blanc avec un cœur de pralin biscuité. Chaudement recommandé pour tout amateur des carrières de Lezennes !

Il est possible d'en commander des ballotins auprès du pâtissier Kockanski, de l'établissement Au Saint-Honoré, n°5 rue Carnot.

Introduction à l'étude généalogique.

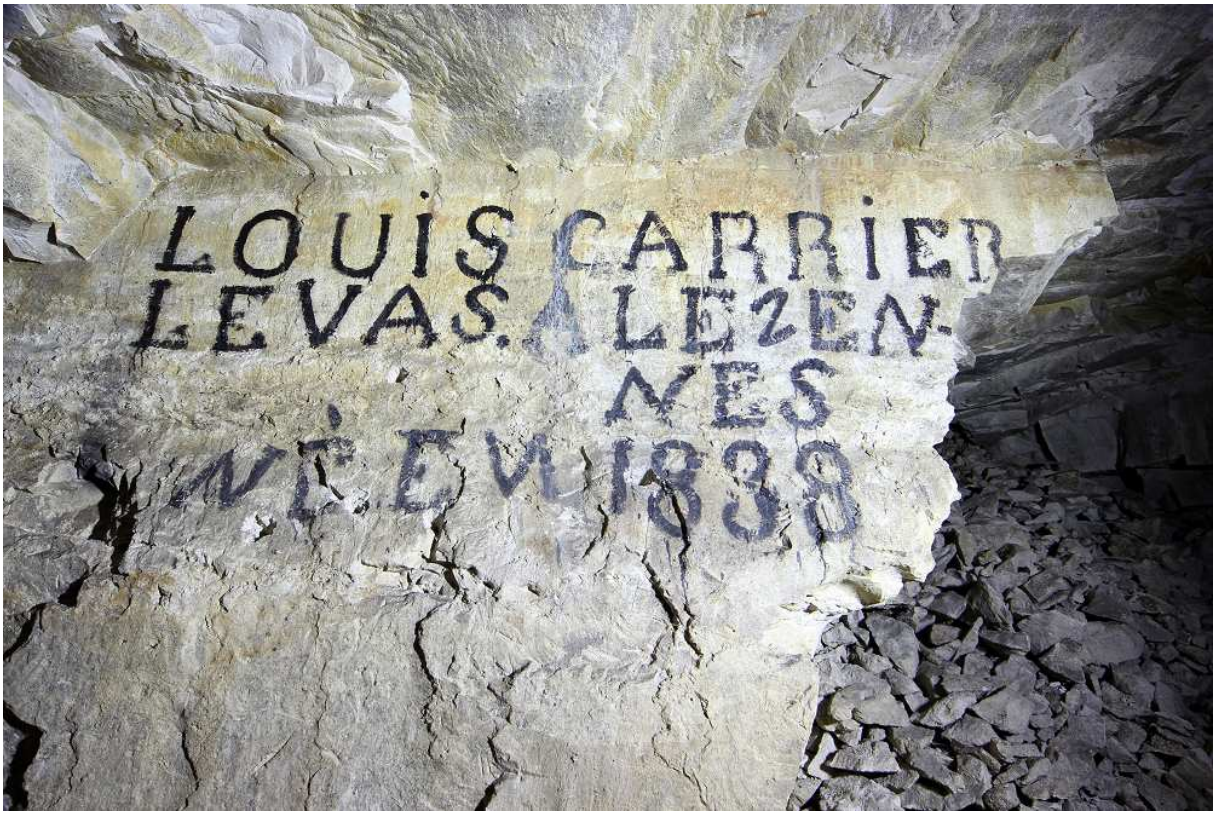
Dans les carrières de Lezennes, des centaines de personnes ont inscrit dans la craie une trace de leur passage. Ce sont des gravures au couteau, des inscriptions au crayon, plus rarement à la sanguine, quelquefois des tracés à la peinture. Relever la totalité des inscriptions, cela signifie maîtriser le parcours dans toute la carrière. Honnêtement, bien peu de personnes en sont capables. Cet inventaire pourrait se révéler du coup assez laborieux.

Pour autant, le passage dans les galeries révèle une myriade d'inscriptions. Les relever au passage, sans volonté systématique, est assez facile. Au cours de quelques promenades, c'est ce qui fut fait. Il en ressort des données intéressantes. En premier lieu ce qui saute aux yeux, c'est qu'il apparaît une différentiation nette entre le panneau monumental des Lefebvre et les inscriptions innombrables des Dumoulin. Les Lefebvre semblent surtout avoir réalisé un panneau sous la ferme leur appartenant, réfugiés en 1914 comme bien d'autres.

Le présent travail est une collecte des informations généalogiques et un ordonnancement de celles-ci dans une volonté d'ouvrage d'identification. Le classement suit les quatre grandes catégories de personnes ayant fréquenté le dessous-terre lezennois, à savoir :
- Les carriers, créateurs de l'immensité souterraine
- Les barbeux
- Les champignonnistes
- Les réfugiés et les visiteurs.

Afin d'être honnête, il faudrait ajouter une cinquième catégorie : les inconnus.

Nous allons aborder chacune des catégories évoquées.



Les carriers

Leurs signatures sont totalement absentes des murs de la carrière, comme ce fut expliqué. La seule exception concerne des exploitants très tardifs : Louis Levas et Auguste Roussel.

Les Roussel :
Ils semblent venir en famille depuis la région du boulonnais. Nous relevons :
* Zénon Roussel, né à Boulogne-Sur-Mer, 1867.
* Auguste Roussel, né Audembert 1820 canton Marquise Pas Calais 1887, (lu à Hellemmes). Audembert est identifiée. Il s'agit d'une petite commune située près de Wissant. Les données généalogiques restent désespérément muettes au sujet des Roussel.

Le mystérieux cas de Louis Levas :
Il s'agit d'un carrier qui a signé en de multiples endroits proches de Lezennes ou « à » Lezennes.
Il signe à Lezennes : Louis Levas, carrier à Lezennes, 1882.
Il signe à Hellemmes : Louis Leva carrier à Lezennes.
Il signe à Lille Sud : Louis Levas, carrier à Lezennes, né en 1838.
Plus quelques inscriptions identiques à Hellemmes.

Un problème se pose immédiatement, l'exploitation de Lezennes était terminée à cette date là (1882). Le déclin était amorcé depuis bien longtemps. Pourtant, il se déclare bien comme "carrieur", et non champignonniste. Bernard Bivert évoque une hypothèse : il s'agissait éventuellement d'un carrier pirate. Mais lui-même met l'affirmation en doute, ou plutôt disons en balance, on ne sait pas réellement quand a été stoppée définitivement l'exploitation de Lezennes. Certaines carrières sur Wattignies ont été tardives, alors pourquoi pas de même sur Lezennes ?

Au niveau généalogique, Louis Levas est un personnage discret. Il nait le 4 septembre 1838 à Lezennes. Son père Auguste Levas était carriéreur. Il décède le 21 février 1909 à Lezennes, à l'âge de 70 ans. Il réalise des creusements durant toute sa vie, avec une pointe dans l'excenticité sur la fin de sa vie. Tandis que toutes les carrières sont arrêtées dans le Mélantois, sauf dans la chaux sucrière, il continue d'extraire de la pierre de taille. Avec Auguste Roussel, il figure parmi les derniers carriers recensés. Nous n'avons pas d'explication précise quant à son activité.

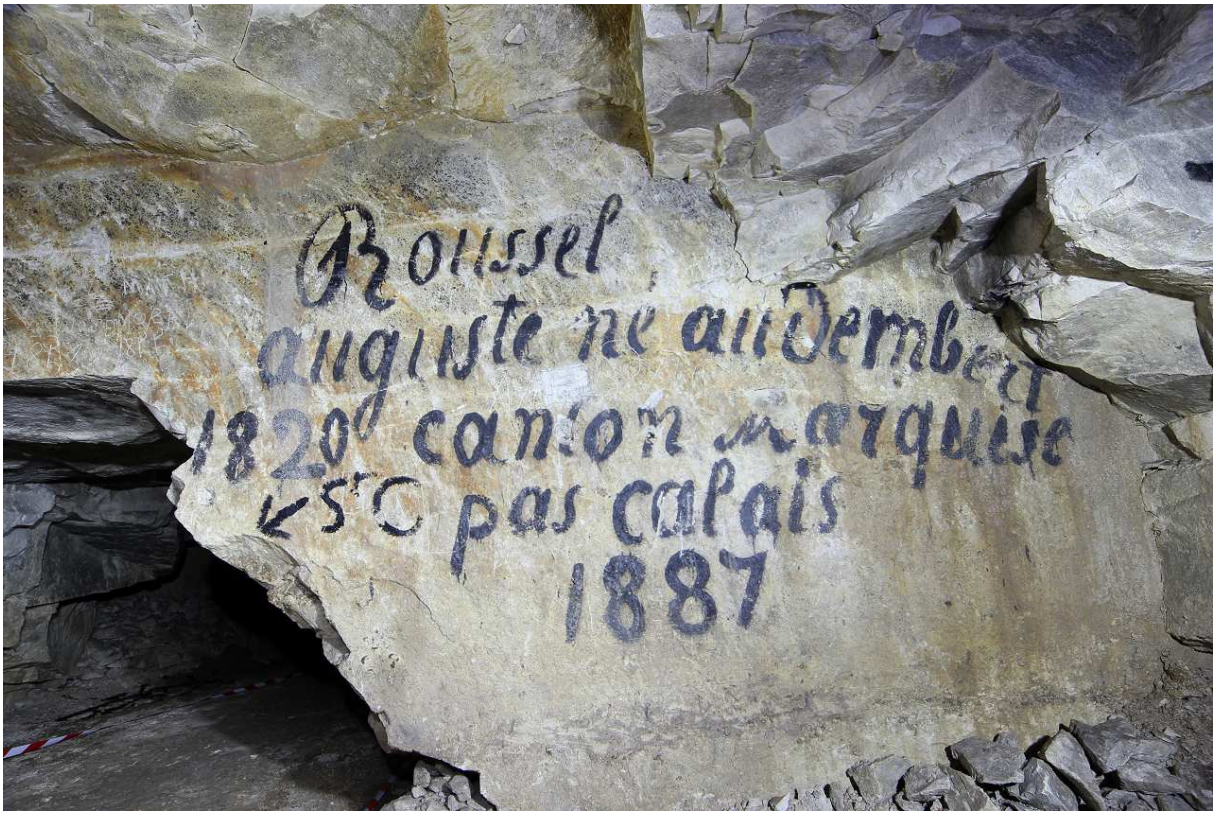
Si l'on poursuit le voyage vers l'ancienneté, nous relevons Pierre Deroo, en 1876. Il signe dans les carrières d'Hellemmes. Nous le relevons comme étant carrier. Il est né le 29 juin 1836 et décédé le 19 juin 1914.

Son père, Antoine Deroo, était carrier. Il est né le 6 juillet 1799 et décédé le 24 août 1874. Il n'est pas pour autant possible de dire que chez les Deroo, on est carrier de père en fils. Le métier ne s'est transmis qu'entre ces deux personnes. Nous relevons tout de même un « carrieur » du nom d'Adrien Deroo, né le 6 juillet 1799 et décédé le 24 août 1874, pour lequel nous ignorons tout, si ce n'est que son activité est relativement tardive.

L'analyse du recensement de 1770

Le CRHL a dépouillé le recensement de 1770, lequel fait apparaître les noms de certains carriers, à savoir 38 ouvriers. Nous avons repris les fiches d'état civil de tous ces individus et à partir de là, dans le but de localiser d'autres carriers, nous avons dépouillé toutes les fiches des parents, grands-parents, frères et sœurs, fils et petits-fils, cousins, les oncles et tantes.

Ce fut riche d'enseignement car de nouveaux carriers ont été découverts. De ce fait, nous passons chaque individu en revue, avec le plus souvent des informations d'un ordre assez limité. Cela permet tout de même de progresser dans la connaissance de la carrière. A partir de là, nous dresserons un second tableau d'inventaire : le recensement de 1770 complété.



Les carriers et les familles de carriers :

Les Bachy, De Bachy, Debachy semblent tous êtres des Debachy. Les autres noms, jusqu'à Bassi, sont toutes des variations orthographiques. Ils ne se déclarent pas comme carriers mais comme débiteur de pierres (Jean, Baptiste Debachy & Armand, Louis, Joseph Debachy) et tailleur de pierres (Louis Debachy). Doit-on considérer qu'ils n'étaient pas carriers mais qu'ils effectuaient un second œuvre ?

Pontien Debachy, né en 1717 et décédé le 2 octobre 1794 se déclare quant à lui comme carriereur. Son fils, Simon Debachy, né le 11 février 1738 et décédé le 11 août 1786, de même.

Nous relevons un étrange « Pierre – Piotre Debachy », se déclarant comme carriereur. Il est né le 13 avril 1730 et décédé le 19 mars 1781. Le mot carriereur figure très précisément sur son acte de décès.

Au sujet des Levas, Lesvas, Leva, l'orthographe correcte semble être Levas. Louis Levas est effectivement identifié comme carrier. Il est né le 12 mars 1762 et décédé le 9 mars 1834. Au sujet de Jacques Levas, il est mal identifié. Il pourrait être ce Jacques Levas né le 3 mars 1738 et décédé le 8 septembre 1771.

Nous complétons les données par l'existence d'un certain Auguste, Joseph Levas, fils de Louis Levas. Il est né le 15 juin 1795 et décédé le 13 juin 1873. Ce dernier se déclare comme carrieur.

Damianus Morel était carrier. Il est né le 27 septembre 1736 et décédé le 6 septembre 1817. Il se déclare à l'administration comme étant carrier, mais assez étonnamment, il se déclare comme

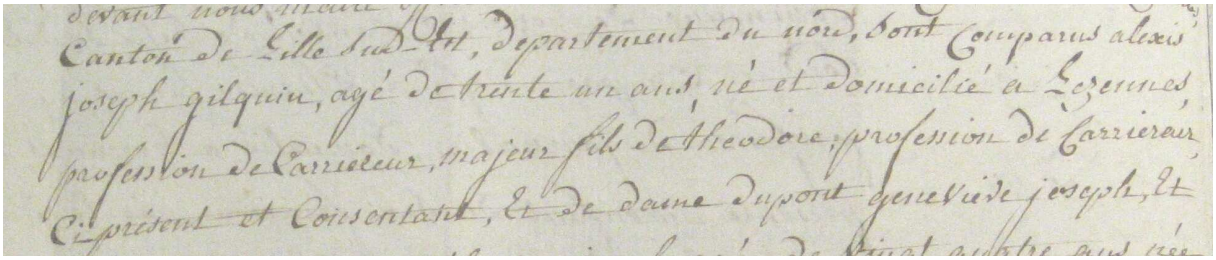
étant voiturier. Doit-on en conclure qu'il livrait les pierres ? Notons que le CRHL l'identifie comme étant Damien Morel, sans latinisation du nom.

Aux Morel, nous ajoutons la personnalité de Théodore Morel, hors du recensement de 1770. Ceci est compréhensible car il est contemporain des travaux tardifs, menés par Deroo et compagnons. Théodore Morel est né le 7 novembre 1820 et décédé le 2 octobre 1900. Son exploitation est donc inévitablement fort tardive.

Les Defaux représentent une assez grande dynastie de carriers. La tache n'est pas facile car nous en répertorions des centaines à Lezennes.
Eloi Defaux, né le 2 octobre 1731 et décédé le 3 octobre 1801.
Nous ajoutons à cette liste Michaelis Defaux, né le 26 février 1742 et décédé le 24 décembre 1809. Il se pourrait qu'il soit identique au Michel Defaux de l'inventaire.
Nous ajoutons à cette liste Alescius, Josephus Defaux, né le 31 mai 1733 et décédé le 22 juillet 1794. Son nom courant était probablement Joseph Defaux.
Nous ajoutons François, Antoine Defaux, né en 1746 et décédé le 23 décembre 1812.
Nous ajoutons Jean, Baptiste, Joseph Defaux, né en 1752 et décédé le 7 mai 1810.

Au sujet des Defaux, nous ajoutons de même Isidore Defaux, mais celui-ci est postérieur au recensement de 1770. Il est né le 28 février 1777 et décédé le 28 février 1847.

Gabriel Defretin, né le 14 juin 1743 et décédé le 26 août 1782, se déclare comme journalier, comme une foule d'autres ouvriers de l'époque. Il pourrait correspondre au recensement. Nous ajoutons aux Defretin les individus suivants :
- Jean-Baptiste Defretin, né le 1er juillet 1740 et décédé le 29 mars 1790.
- Son fils Jean, Baptiste, Joseph Defretin, né le 27 mars 1780 et décédé le 23 mai 1847. Il était marié à une Debachy.


Canton de Lille Sud-Est, departement du nord, sont Comparus alexis
joseph gilquin, agé de trente un ans, né et domicilié a Lezennes,
profession de Carrieeur, majeur fils de theodore, profession de Carrieeur,
Ci présent et Consentant, Et de dame dupont geneviève joseph, Et

Jacques Dupont est bien identifié. Il est né le 17 septembre 1713 et décédé le 24 janvier 1772. Il se déclare comme carrieur à l'administration. Jean-Baptiste Dupont est quant à lui aussi identifié, mais il s'enregistre en tant que charpentier auprès de l'administration.

Vincent Fayen est le seul des Fayen à être correctement identifié comme carrier. Il est né le 17 février 1736 et décédé le 17 août 1794. A noter que l'un de ses fils (Vincent de même) exercera la profession de… mendiant !

Nous identifions encore un Fayen en tant que carrier, mais hésitons sur son nom. Il se nomme Franscisusi, Rémigus, Josephus Fayen, né le 26 avril 1740 et décédé le 29 août 1779. Doit-on considérer qu'il s'agit de François Fayen ? Joseph Fayen ?

Pierre-Joseph Mahieu est bien identifié, mais il se déclare en tant que cultivateur.
Antoine-Joseph Morel est bien identifié aussi, mais il déclare la même profession. Quant à Blaise Morel, il se déclare comme laboureur.

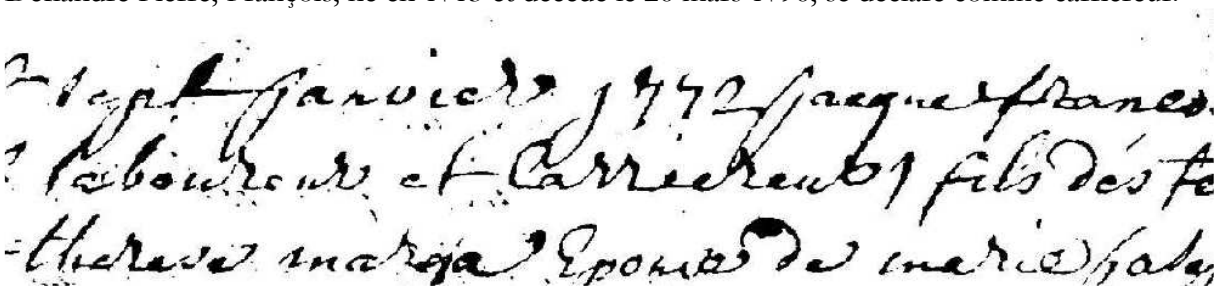
Quant à la dernière famille, les Deflandre, nous sommes là dans une liste épique et interminable. Il est difficile de bâtir des hypothèses sur les Deflandre. En effet, c'est un nom si répandu dans le Lezennes de l'époque que cela revient à comparer des pommes et des poires. En cette période là, le nom est aussi répandu que les Dupont et les Lefebvre. Signalons à toutes fins utiles que le nom Deflandre n'est plus répandu aujourd'hui, à tel point qu'il n'y en a plus dans Lezennes à ce jour, étonnant ! Tout du moins un aspect que nous pouvons préciser, c'est que dans les Deflandre correctement identifiés, il y a une prédominance du lien familial. Certains sont frères, ce que nous précisons les concernant.

Dans le même ordre d'idée, il est très difficile de monter des hypothèses sur les carriers dans l'ensemble. Cela se révèle tirer des plans sur la comète. En effet pour la plupart, nous ne connaissons que la date de naissance et de décès. Tout au plus, nous connaissons des mariages, lesquels sont souvent interconnectés, par exemple les Morel avec les Deflandre. Mais là encore, ces considérations sont à ramener aux Dupont Durand et autres noms répandus. Nous sommes manifestement trop dans le vague.

Ceux que nous localisons dans les archives sont les suivants :

Le plus ancien Deflandre que nous répertorions est Simon Deflandre, né le 4 novembre 1704 et décédé le 10 juin 1763. Se déclarant comme carriereur, il est marié avec une Fayen. Il est suivi de près par Joannes Deflandre, né le 9 juin 1711 et décédé le 16 août 1772. Il se déclare comme carrieur. Il est marié avec une Debachy.

Deflandre Anselme, né le 18 avril 1733 et décédé le 24 mai 1789. Notons qu'il se signale à l'administration comme laboureur.
Deflandre Pierre-Joseph, né le 5 septembre 1763.
Deflandre Antoine, fils d'Anselme. Né le 25 novembre 1765 et décédé le 20 février 1830.
Deflandre Simon (2), fils d'Anselme. Né le 26 octobre 1775 et décédé le 20 mai 1805.
Deflandre Pierre, fils d'Anselme. Né le 30 septembre 1778 et décédé le 28 novembre 1842.
Deflandre Jean, fils d'Anselme. Né en 1758 et décédé le 27 mai 1780.
Deflandre Jean-François, fils d'Anselme. Né le 2 août 1768.
Deflandre Lambert, né en 1743. Se déclare comme carieureur (sic).
Deflandre Jean-Baptiste. Né le 8 août 1744 et décédé le 28 octobre 1784, il se déclare comme carrieur (sic).
Deflandre François, Ernest, né le 22 novembre 1735 et décédé le 13 mars 1790, se déclare de même comme carrieur.
Deflandre Pierre, François, né en 1713 et décédé le 26 mars 1796, se déclare comme carriereur.



Théodore, Joseph Gilquin, né le 8 décembre 1750 et décédé le 22 avril 1822, se déclare comme « carrieur ». Il était marié à une Leva.

Charles, Louis, Joseph Gilquin, né le 13 septembre 1748 et décédé le 7 janvier 1817, se déclare comme « carrieur ». Il était aussi marié à une Leva.

Alexi, Fidel, Joseph Gilquin, né le 14 avril 1780 et décédé le 4 septembre 1853, se déclare comme « carrieur ». Notons que ça n'a pas du être une formidable étape dans sa vie, car plus tard, il se déclare comme mendiant.

Chose étonnante, un certain Théodore, Jean-Baptiste Gilquin, né le 13 juin 1833, se déclare comme carrieur. Il pourrait avoir été un compagnon des Deroo et Lefebvre, voire même de Levas et Roussel.

Quelques inconnus encore, dont les noms sont moins fréquents dans les familles lezennoises. Il y eut notamment des Dupont, ce qui vu la fréquence du nom ne nous arrange pas, encore que la situation locale concernant les Deflandre et les Debachy est bien pire… C'est ainsi que nous relevons Jacques, François Dupont, cité assez tôt dans les registres. En effet il est né le 17 septembre 1713 et décédé le 24 janvier 1772. De même, nous relevons un certain Josse Dupont, né le 7 avril 1750 et décédé le 8 mai 1801.

Inconnue, une personne du nom de Jean, Baptiste Crombez, se déclarant comme carriereur. Il est né le 13 février 1733 et décédé le 11 août 1798. L'orthographe réelle de son nom pourrait être Crombet, c'est en tout cas ce qui figure sur plusieurs actes.
Il nous reste encore trois personnages discrets à citer.

Jean, François Vanquaille, qui pourrait être né en 1744 à Sint-Niklaas en Belgique. Il est décédé me 18 mai 1813. Son métier de carriereur pourrait avoir été temporaire étant donné qu'il décède en tant qu'ouvrier couvreur.

Tout aussi mystérieux est le parcours de Philippe, Joseph Doignon, né à date inconnue, et décédé le 6 janvier 1791 à Lomme. Nous ne savons rien le concernant.

En dernier lieu, Hyacinthe, Joseph Pezin, né à Marchiennes le 14 mai 1791 et décédé le 16 décembre 1861. Il se déclare comme carriereur. Il est marié à une Defaux.

La reconstruction du recensement

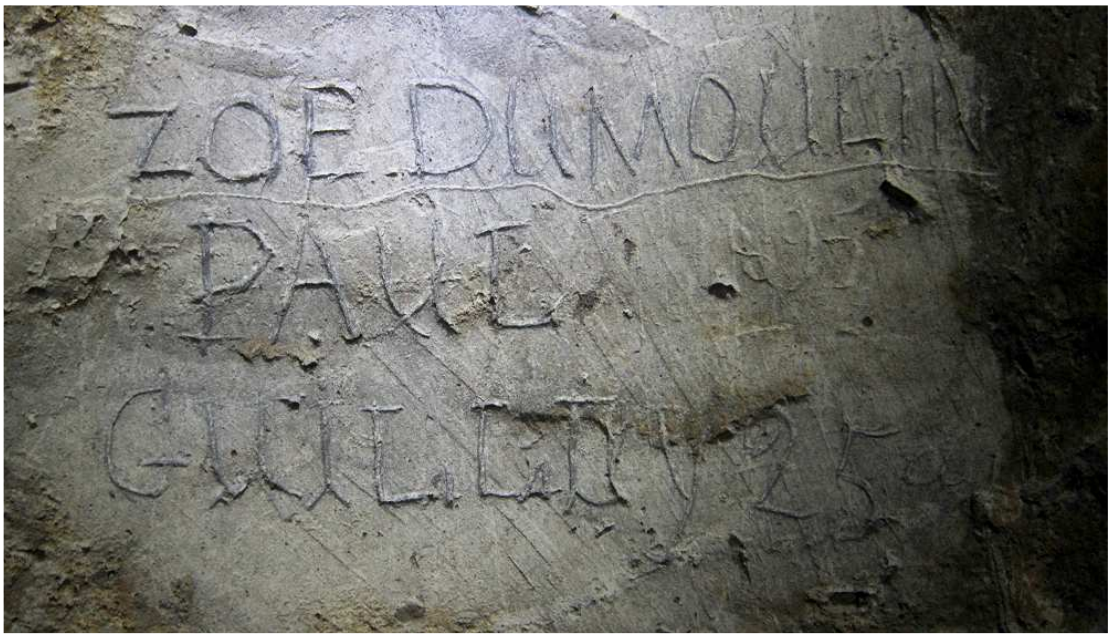
Nous faisons l'impasse du recensement de 1673 car nous n'avons pas accès à ces archives. De ce fait, nous reconstruisons la liste en deux recensements, celui de 1770 et dates proches, et celui des personnes qui ont été actives en toute fin d'exploitation : 1840-1895.

Barratte Antoine
Cambray Jean
Colette Honoré
Crombet Benoît
Crombet Charles
Crombet Jean, Baptiste
Debachy Antoine-Joseph
Debachy Antoine
Debachy Pontien
Debachy Simon
Debachy Jean, Baptiste
Debachy Armand, Louis, Joseph
Debachy Pierre, Piotre
Defaux Eloi
Defaux Pierre
Defaux Alescius, Josephus
Defaux Jacques-François
Defaux François, Antoine
Defaux Jean, Baptiste, Joseph
Defaux Michel
Deflandre Anselme
Deflandre Antoine
Deflandre François, Ernest
Deflandre Guillaume
Deflandre Jean
Deflandre Jean-Baptiste
Deflandre Jean-François
Deflandre Joannes
Deflandre Lambert
Deflandre Pierre
Deflandre Pierre-Joseph
Deflandre Pierre, François
Deflandre Simon (1)
Deflandre Simon (2)
Defretin Gabriel
Defretin Jean, Baptiste, Joseph
Defretin Jean-Baptiste
Delemarre Louis
Delemarre Quintin
Delemarre Michel
Descamps Pierre-François
Doignon Philippe, Joseph
Dupont Jacques
Dupont Jean-Baptiste
Dupont Jacques, François
Dupont Josse
Fayen Charles
Fayen Vincent
Fayen François, Rémi
Gilquin Théodore, Joseph
Gilquin Charles, Louis, Joseph
Gilquin Alexi, Fidel, Joseph
Leperre Guillaume
Levas Jacques
Levas Louis
Levas Auguste, Joseph
Mahieu Pierre-Joseph
Morel Antoine-Joseph
Morel Blaise
Morel Damien
Piat Jean-Baptiste
Vanquaille Jean, François

1840
Defaux Isidore
Deroo Pierre
Gilquin Théodore, Jean-Baptiste
Morel Théodore
Pezin Hyacinthe, Joseph

1895
Levas Louis
Roussel Auguste.

Cela porte les inventaires aux valeurs suivantes : 1770 le nombre de 62 ouvriers connus, 1840 le nombre de 5 ouvriers connus, 1895 stable, le nombre de seuls 2 ouvriers connus.



Les barbeux

Les relevés concernant les barbeux, c'est tout d'abord s'intéresser aux Dumoulin et aux personnes qui gravitent autour. Au sein de la carrière et principalement dans le secteur de la Mer de Porcelaine, il est relevé [tous les noms précédés d'un * correspondent à une inscription en carrière] les noms suivants :

* Zoé Dumoulin, née Zoé Adolphine Dumoulin. Née le 9 avril 1884 à Lezennes et décédée le 20 juin 1946 à Lezennes. Mariée en 1905 avec * Fernand Cuvelier, (1886-1911). Fille de Jean Dumoulin (1827-1904) et Thérèse Ghueluy (1838-1914). La petite dernière, famille de 10 enfants.

Sa grande soeur :
* Jeanne Dumoulin, Née le 28 septembre 1881 à Lezennes et décédée le 23 avril 1948 à Loos. Mariée en 1903 avec Jules Marga, 1873-1926.

Sa grande soeur :
* Augustine Dumoulin, âgée de 17 ans en 1894 d'après l'inscription. Née le 18 août 1877 et décédée le 13 novembre 1956. Mariée avec Louis Delobel.

* Fernand Dumoulin, âgé de 12 ans en 1897, 17 ans en 1904, d'après les inscriptions.
Deux existent à cette date. Ne sont pas frères de Zoé.
Fernand Dumoulin 1885-1943 marié avec Alice Vandendriessche.
Fernand Dumoulin 1885-1943 marié avec Mathilde Baratte.
Le monument aux morts dénombre un Fernand Dumoulin victime civile de bombardement.

* Henri Dumoulin. Son grand-père.
Né en 1809, décédé à date inconnue. Marié avec Adelaïde Lefebvre, née en 1813 et décédée à date inconnue.

Il s'agit d'une grande famille, que les recherches généalogiques de Laurent Balloy reconstruisent de la sorte [par rapport à Zoé] :

Grand-père et grand-mère
Henri, Joseph DUMOULIN *et* Adélaïde LEFEBVRE

Père et mère
Jean, Baptiste, Noël DUMOULIN *et* Thérèse, Désirée GHUELUY

Frères et sœurs, donc enfants de Noël Dumoulin
Marie, Philomène DUMOULIN
Edouard, Jean, Baptiste DUMOULIN, décédé en bas âge.
Pierre, Joseph, Edouard DUMOULIN
Adolphine, Fidéline DUMOULIN, décédée en bas âge.
Marie, Louise DUMOULIN, décédée en bas âge.
Paul, Arthur DUMOULIN, décédé en bas âge.
Ferdinand, Henri DUMOULIN
Augustine DUMOULIN
Jeanne, Zoé DUMOULIN
Zoé Adolphine DUMOULIN

Il s'agit d'une famille de 10 enfants, mais 4 sont décédés en bas âge. Entre l'aînée Marie (1860) et la cadette Zoé (1884), 24 ans séparent les enfants.

Les données relevant de l'analyse, qui sont moins factuelles.

Les trois sœurs Dumoulin inscrivent leurs noms dans les carrières de Lezennes : Zoé la plus jeune, Jeanne son aînée, Augustine l'aînée de Jeanne. On les retrouve avec fréquence, notamment Zoé et Augustine. Elles sont parfois accompagnées de Ferdinand Dumoulin, grand frère d'Augustine et de Henri Dumoulin, le grand-père. Ces descentes peuvent aussi bien être conjointes que séparées. Les graffitis sont éparpillés.

De la fratrie des 10 enfants, ce sont les quatre seuls enfants à inscrire leur nom. Les aînés pourraient ne pas descendre en cette période. Zoé Dumoulin ajoute son nom postérieurement, à côté du nom de son grand-père. Une seule et rare inscription, mais d'un seul scripteur, reprend les termes : 1983. Léonie Blandeau (nom sous réserves car dur à lire), Henri Dumoulin, Zoé Dumoulin, Louise Dumoulin.

La première chose qui interpelle, c'est l'âge des personnes.
Zoé descend à 18 ans. Augustine descend à 15 ans, à 17 ans, à 29 ans. Ferdinand descend à 16 ans, à 17 ans, à 19 ans. Fernand descend à 12 ans.
Ferdinand Dumoulin descend conjointement avec Fernand Cuvelier. La même année, ce dernier se marie avec Zoé, à l'âge de ses 18 ans.
D'autres graffitis évoquent 13 ans, 15 ans, 16 ans (deux fois).
Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'à Lezennes, on descend jeune.

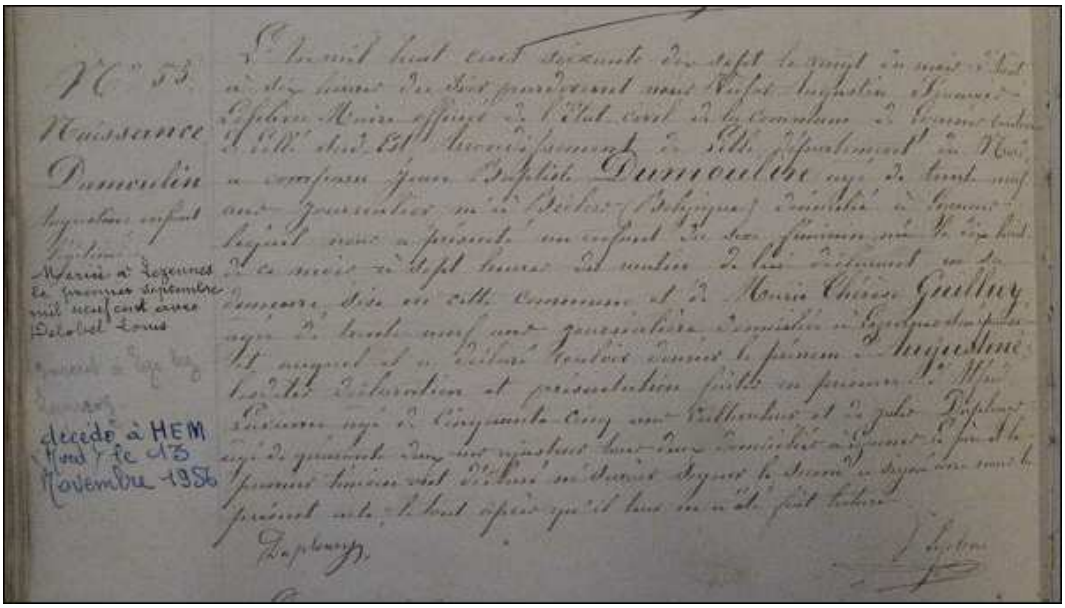
La seconde chose qui interpelle, c'est qu'aucun ne se déclare barbeux. Le domicile des parents possédait-il un puits ? Ils habitent rue Faidherbe, aux 47-48. Donc tout est possible.
Zoé était domiciliée à la même adresse.
Jeanne était domiciliée 1bis rue Victor Hugo.
Cela se trouve aussi dans des zones de carrières, mais signalons tout de même qu'aucun Dumoulin, sauf Augustine, ne grave dans la pierre après mariage.

La maison des Dumoulin, en briques rouges et partitionnée en deux.

Dans les années 40, cela reste encore les dernières maisons de la rue. L'urbanisation galopante n'avait pas tout dévoré. Jeanne habite en face et Augustine derrière.

La troisième chose qui interpelle, c'est qu'il s'agit d'une grande famille. Les Dumoulin sont liés aux Lefebvre, aux Cuvelier, aux Ghilluy, à Ducattillon, aux Deldalle. Certes les liens sont parfois quelque peu éloignés, mais on a vraiment l'impression d'avoir affaire à une grande famille. Les documents ci-dessous présentent (1) l'acte de naissance, (2) l'acte de mariage, (3) l'acte de décès s'il est disponible. Ces documents proviennent des recherches de Laurent Balloy.

Augustine Dumoulin


N° 53
Naissance
Dumoulin
Augustine enfant légitime
Mariée à Lozennes le premier septembre mil neuf cent avec Delobel Louis
décédé à HEM Nord le 13 Novembre 1956

N° 72

Mariage

Delobel Louis,
célibataire - âgé de 23 ans
et
Dumoulin Augustine,
célibataire - âgée de 23 ans.

pas de contrat
ne 7bre

L'an mil neuf cent, le premier septembre, à sept heures du matin, pardevant nous Edmond Joseph Agache, Maire, officier de l'état-civil de la commune de Lezennes, canton de Lille, sous arrondissement de Lille, département du Nord, ont comparu publiquement en la maison commune d'une part Delobel Louis, âgé de vingt-trois ans, moulieur en cuivre, né à Lezennes le douze décembre mil huit cent soixante-seize, y domicilié, célibataire, fils majeur et légitime de feu Delobel Louis Simon décédé à Hellemmes-Lille le trente-un mai mil huit cent quatre-vingt-deux et de vivante Théry Charlotte Alphonsine, âgée de quarante quatre ans, ménagère, domiciliée aussi à Lezennes ici présente et consentante, et d'autre part Dumoulin Augustine, âgée de vingt-trois ans, sans profession, née à Lezennes le dix-huit août mil huit cent soixante dix-sept, y domiciliée, célibataire, fille majeure et légitime de vivants Dumoulin Noël Jean Baptiste, âgé de soixante

deux ans, et Guilbert Marie Thérèse, âgée de soixante deux ans, cultivateurs, domiciliés aussi à Lezennes, ici présents et consentants. Lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux et dont les publications ont été faites conformément à la loi dans cette commune les dimanches douze et dix-neuf août dernier. Aucune opposition audit mariage ne nous ayant été signifiée, faisant droit à leur réquisition, après avoir donné lecture de toutes les pièces requises et du chapitre VI du code civil intitulé Du Mariage sur les droits et devoirs respectifs des époux, nous avons interpellé les futurs époux ainsi que les personnes dont le consentement est requis d'avoir à nous déclarer s'il a été fait un contrat de mariage. A quoi ils nous ont répondu qu'il n'a été fait aucun acte de cette nature. Nous avons ensuite demandé au futur époux et à la future épouse s'ils veulent se prendre pour mari et pour femme. Chacun d'eux ayant répondu séparément et affirmativement, déclarons au nom de la loi que Delobel Louis et Dumoulin Augustine sont unis en mariage. Ainsi fait en présence de Delobel Edmond, âgé de vingt-deux ans, chau

un contrat de mariage, à quoi ils nous ont
répondu qu'il n'a été fait aucun acte de
cette nature. Nous avons ensuite demandé au
futur époux et à la future épouse s'ils veulent
se prendre pour mari et pour femme. Chacun
d'eux ayant répondu séparément et affir-
mativement, déclarons au nom de la loi que
Delobel Louis et Dumoulin Augustine sont
unis en mariage. Ainsi fait en présence
de Delobel Edmond, âgé de vingt-deux ans, chau-
pronnier en fer, frère germain de l'épouse, de
Dereuderville Edouard, âgé de quarante-huit
ans, tonnelier, oncle par alliance de l'épouse,
de Dumoulin Edouard, âgé de trente-six ans,
tolier, frère germain de l'épouse, de Sertier
Louis, âgé de quarante-cinq ans, garde-champ-
être, non parent des époux, tous quatre domi-
ciliés à Lezennes. La mère de l'épouse, le
père de l'épouse, la mère de l'épouse ne sa-
chant signer, l'époux, l'épouse et les qua-
tre témoins ont signé avec nous le présent
acte après lecture.

Dumoulin Delobel

Dumoulin Delobel

Jeanne Dumoulin

1re fg.
Naissance
Dumoulin
Jeanne née
enfant légitime

21 septembre

Mariée à Lezennes le vingt six septembre mil neuf cent trois à Marga Jules Joseph

Décédée le 23 août 1921 à Lille. Sans nouvelles de Lezennes au 13 janvier 1926

L'an mil huit cent quatre vingt un, le vingt neuf du mois de septembre, à deux heures du soir, par devant nous Lainé Désiré maire officier de l'état civil de la commune de Lezennes canton de Lille Sud Est arrondissement de Lille, département du Nord, a comparu Dumoulin Jean Baptiste Noël, âgé de quarante quatre ans, journalier, domicilié à Lezennes, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né hier à huit heures du soir de lui déclarant et de Lemaire sitel son épouse commune et de Gheulay Thérèse Désirée, âgée de quarante trois ans, ménagère, domiciliée audit Lezennes, son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Jeanne Joé. Cette déclaration et présentation faites en présence de Gheulay Jean Baptiste, âgé de cinquante six ans, journalier, et de Gheulay Désiré, âgé de quatre vingt un ans, journalier, tous deux domiciliés en cette commune. Le père et les témoins ont déclaré ne savoir signer, nous avons signé le présent acte après lecture.

Lainé

L'an mil neuf cent trois, le vingt six septembre
à onze heures et demie du matin, pardevant
nous Edouard Joseph Agache, maire, Officier
de l'Etat Civil de la Commune de Lezennes
canton de Lille Sud Est, arrondissement de
Lille, département du Nord, ont comparu
publiquement en la maison commune d'une
part: **Marga** Jules Joseph, né à Chéreng
(Nord) le vingt huit mai mil huit cent soixante
treize, domicilié à Lezennes, cantonnier, célibataire
fils majeur et légitime de Marga Louis Hubert
Joseph, agé de cinquante neuf ans, cantonnier,
de Stecleboute Marie, agée de cinquante
et un ans, ménagère, tous deux domiciliés
à Louvil (Nord) non présents, mais consentants
par un acte de consentement à mariage
passé pardevant Mr Philippe, notaire à Lysoing
(Nord) le vingt quatre septembre mil neuf cent trois
et d'autre part **Dumoulin** Jeanne Zoé,
née le vingt huit septembre mil huit cent
quatre vingt un, à Lezennes, y domiciliée,

sans profession, célibataire, fille majeure et
légitime de Dumoulin Jean Baptiste Noël, agé
de soixante six ans, maraicher, et de
Ghueluy Thérèse Désirée, agée de soixante
cinq ans, ménagère, tous deux domiciliés à
Lezennes, ici présents et consentants. Lesquels
nous ont requis de procéder à la célébration du
mariage projeté entre eux et dont les
publications ont été faites conformément
à la loi, dans cette commune, les dimanches
treize et vingt septembre mil neuf cent
trois. Aucune opposition audit mariage ne
nous ayant été signifiée, faisant droit à leur
réquisition et après avoir donné lecture de toutes
les pièces requises et du chapitre VI du code civil
intitulé « Du Mariage » sur les droits et devoirs
respectifs des époux, nous avons interpellé les
futurs époux ainsi que les personnes dont le
consentement est requis d'avoir à nous déclarer
s'il a été fait un contrat de mariage; à quoi il nous
a été répondu qu'il n'a été fait aucun acte de cette
nature; nous avons ensuite demandé un futur époux
à la future s'ils veulent se prendre pour mari et
pour femme, chacun d'eux ayant répondu
séparément et affirmativement, déclarons

N° 61
Mariage

Marga
Jules Joseph.
Célibataire - agé de 30 ans

et

Marga
Jules Joseph.
Célibataire - âgé de 30 ans

et

Dumoulin
Jeanne Zoé
Célibataire - âgé de 27 ans

26 7bre
Pas de contrat.

futurs époux ainsi que les personnes dont le
ministère est requis d'avoir à nous déclarer
s'il a été fait un contrat de mariage; à quoi il nous
a été répondu qu'il n'a été fait aucun acte de cette
nature; nous avons ensuite demandé au futur époux
et à la future s'ils veulent se prendre pour mari et
pour femme, chacun d'eux ayant répondu
séparément et affirmativement, déclarons au
nom de la loi que Marga Jules Joseph et
Dumoulin Jeanne Zoé sont unis en mariage.
Ainsi fait en présence de Dubois Gustave, âgé
de trente deux ans, menuisier en voitures, ami de
l'époux, domicilié à Ronchin, de Delobel Louis, âgé
de vingt sept ans, manœuvre, beau frère de l'épouse
domicilié à Lezennes, de Dumoulin Edouard,
âgé de trente huit ans, tolier, de Dumoulin
Henri, âgé de vingt huit ans, aide brasseur,
ces deux derniers, frères de l'épouse et domiciliés
à Lezennes. Le père et la mère de l'épouse ne
sachant signer, l'époux, l'épouse et les quatre
témoins ont signé avec nous le présent
acte après lecture. Marga Agach

Dubois Gustave
Delobel Louis
Dumoulin Edouard
Dumoulin Henri
Dumoulin F.
Dumoulin Pierre

Quinquinellum

N° 21

Transcription

Dumoulin

Jeanne Zoé

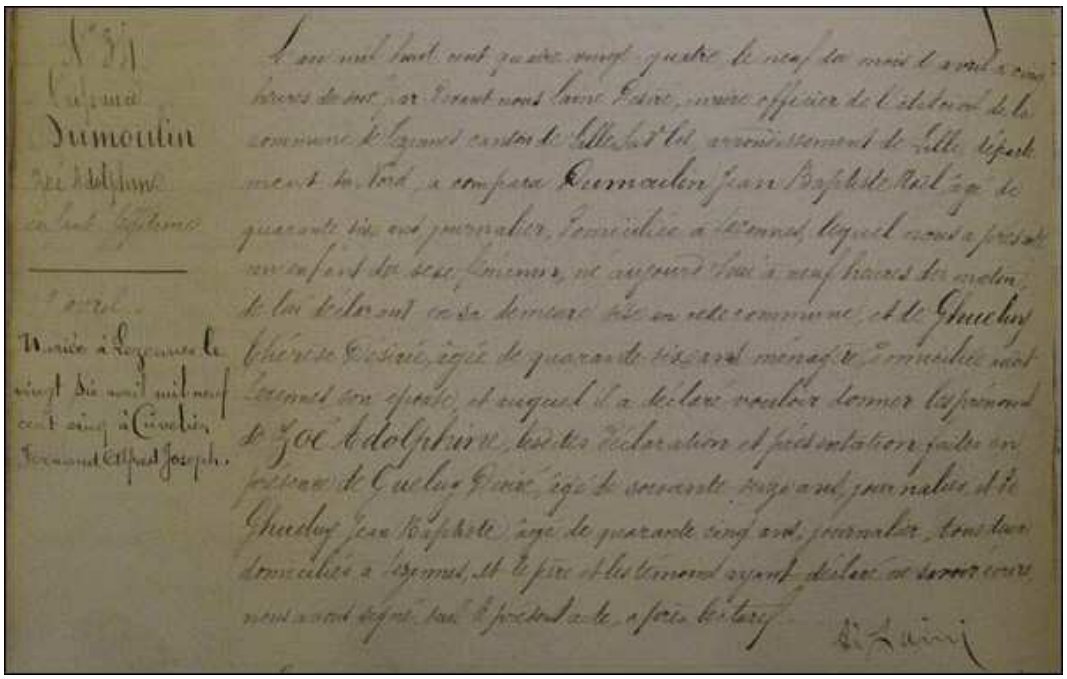
(7 mois 5 jours)

Extrait du registre aux actes d'état civil de la ville de Lille
Année mil neuf cent quarante huit

Approuvons la rature de : deux huit mots nuls
Cerclet

Le ~~Vingt trois Avril~~ mil neuf cent quarante-huit
~~six~~ heures ~~vingt cinq~~ est décédée ~~à la Clinique~~
Lebeque Jeanne Zoé Dumoulin, sans profession, née à Lezennes (Nord) le ~~vingt sept~~ septembre mil huit cent quatre vingt sept, fille de Jean-Baptiste Noël Dumoulin et de Thérèse Victoire Cliquelny, épouse décédés. Veuve de Jules Joseph Marga domiciliée à Lezennes, 12 bis rue Changy.
Acte le jour sus-dit, onze heures quinze minutes sur la déclaration de Alphonse Agache, quarante cinq ans employé, domicilié à Lezennes, gendre de la ~~Dressé, le~~ défunte, par lecture faite ~~mil neuf cent quarante-huit~~ a signé avec nous ~~heures~~ Henri Cerclet ~~sur la déclaration de~~ conseiller Municipal, Officier de l'Etat-Civil par délégation.
Transcrit le vingt Mai mil neuf cent quarante-huit
~~six~~ heures, ~~onze~~ par :
~~qui, lecture faite, a signé avec Nous~~ Henri Cerclet
Maire de Lezennes
Cerclet

Zoé Dumoulin

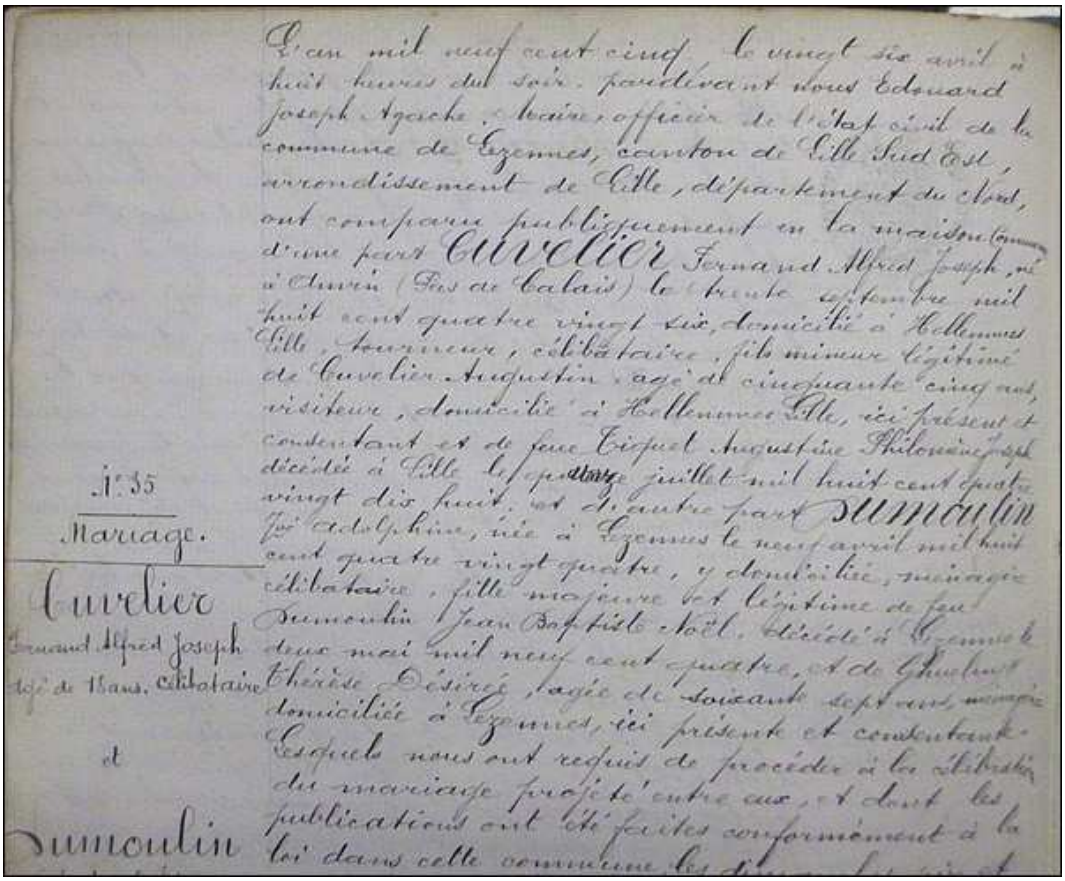


N° 34
Enfant
Dumoulin
Zoé Adolphine
enfant légitime

Avril
Mariée à Lezennes le vingt six avril mil neuf cent cinq à Cuvelier Fernand Alfred Joseph.

L'an mil huit cent quatre vingt quatre le neuf du mois d'avril à cinq heures du soir par devant nous Laine Désiré, maire officier de l'état civil de la commune de Lezennes canton de Lille Sud Est, arrondissement de Lille département du Nord, a comparu Dumoulin Jean Baptiste Noël âgé de quarante six ans journalier, domiciliée à Lezennes, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né aujourd'hui à neuf heures du matin, de lui déclarant en sa demeure sise en cette commune, et de Ghuelug Thérèse Désirée, âgée de quarante six ans ménagère, domiciliée avec Lezennes son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Zoé Adolphine, lesdites déclaration et présentation faites en présence de Guelug Désiré, âgé de soixante seize ans, journalier, et de Ghuelug Jean Baptiste, âgé de quarante cinq ans, journalier, tous deux domiciliés à Lezennes, et le père et les témoins ayant déclaré ne savoir écrire nous avons signé seul le présent acte, après lecture.

Le Laine



N° 35
Mariage.
Cuvelier
Fernand Alfred Joseph
âgé de 18 ans. célibataire
et
Dumoulin

L'an mil neuf cent cinq, le vingt six avril à huit heures du soir, pardevant nous Edouard Joseph Agache, maire officier de l'état civil de la commune de Lezennes, canton de Lille Sud Est, arrondissement de Lille, département du Nord, ont comparu publiquement en la maison commune d'une part Cuvelier Fernand Alfred Joseph, né à Amin (Pas de Calais) le trente septembre mil huit cent quatre vingt six, domicilié à Hellemmes Lille, tourneur, célibataire, fils mineur légitime de Cuvelier Augustin, âgé de cinquante cinq ans, visiteur, domicilié à Hellemmes Lille, ici présent et consentant et de feue Tiquet Augustine Philomène Joseph décédée à Lille le quatorze juillet mil huit cent quatre vingt dix huit, et d'autre part Dumoulin Zoé Adolphine, née à Lezennes le neuf avril mil huit cent quatre vingt quatre, y domiciliée, ménagère célibataire, fille majeure et légitime de feu Dumoulin Jean Baptiste Noël, décédé à Lezennes le deux mai mil neuf cent quatre, et de Ghuelug Thérèse Désirée, âgée de soixante sept ans, ménagère domiciliée à Lezennes, ici présente et consentante. Lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux, et dont les publications ont été faites conformément à la loi dans cette commune les dimanches [illegible]

Agé de 1 ans. Célibataire

et

Dumoulin

Zoé Adolphine.

Agée 21 ans. Célibataire

Pas de contrat.

26 avril.

domiciliée à Lezennes, ici présente et consentante. Lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux, et dont les publications ont été faites conformément à la loi dans cette commune, les dimanches seize et vingt trois avril mil neuf cent cinq et à Hellemmes Lille les mêmes dimanches, ainsi qu'il est constaté par un certificat délivré par le maire de cette ville. Aucune opposition ne nous ayant été signifiée, faisant droit à leur réquisition et après avoir donné lecture de toutes les pièces requises et du chapitre VI du code civil intitulé Du Mariage sur les droits et devoirs respectifs des époux, nous avons interpellé les futurs époux ainsi que les personnes dont le consentement est requis, d'avoir à nous déclarer s'il a été fait un contrat de mariage. A quoi ils nous ont répondu qu'il n'a été fait aucun acte de cette nature. Nous avons ensuite demandé au futur époux et à la future épouse s'ils veulent se prendre pour mari et pour femme, chacun d'eux, ayant répondu séparément et affirmativement, déclarons au nom de la loi que Cuvelier Fernand Alfred Joseph et Dumoulin Zoé

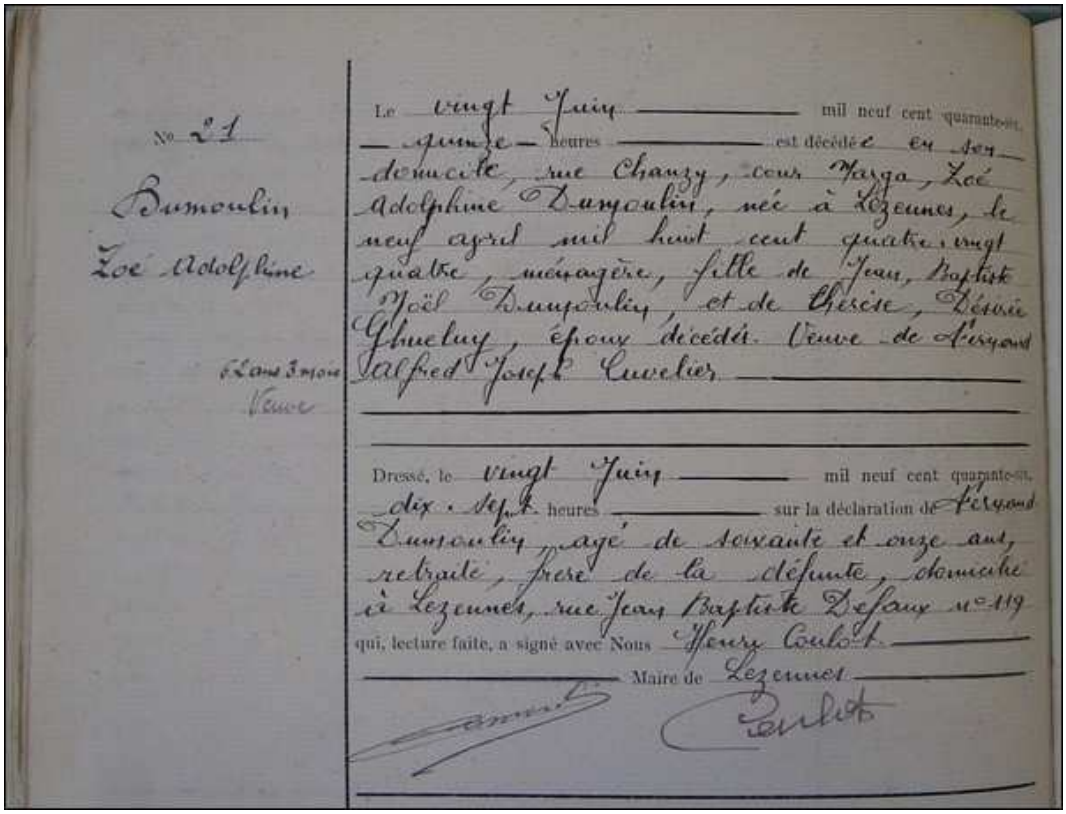
Adolphine sont unis en mariage. Ainsi 15e feuillet. fait en présence de Marie Eugène, agé de cinquante quatre ans, jardinier, oncle par alliance de l'époux, domicilié à Lambersart (Nord) de Tiquet Arthur, agé de trente deux ans, employé, oncle maternel de l'époux, de Dumoulin Edouard agé de trente neuf ans, tolier, tous deux domiciliés à Lezennes, de Dumoulin Arthur, agé de trente trois, chauffeur, domicilié à Hellemmes-Lille, ces deux derniers témoins, frères de l'épouse. La mère de l'épouse ne sachant signer, l'époux l'épouse, le père de l'époux et les quatre témoins ont signé avec nous le présent acte après lecture et approuvé deux surcharges.

Tiquet Cuvelier Cuvelier Fernand Tiquet

Dumoulin Zoé

Dumoulin Bellarie Eugène Dumoulin A.

MAIRIE DE LEZENNES NORD



N° 21

Dumoulin

Zoé Adolphine

62 ans 3 mois

Veuve

Le vingt Juin mil neuf cent quarante-six, quinze heures est décédée en son domicile, rue Chanzy, cour Yarga, Zoé Adolphine Dumoulin, née à Lezennes, le neuf avril mil huit cent quatre-vingt quatre, ménagère, fille de Jean, Baptiste Joël Dumoulin, et de Thérèse, Désirée Ghueluy, époux décédés. Veuve de Fernand Alfred Joseph Cuvelier.

Dressé, le vingt Juin mil neuf cent quarante-six, dix-sept heures sur la déclaration de Fernand Dumoulin, agé de soixante et onze ans, retraité, frère de la défunte, domicilié à Lezennes, rue Jean Baptiste Defaux n° 119 qui, lecture faite, a signé avec Nous Henri Coulot Maire de Lezennes

Les recherches au sujet des Dumoulin

Au sein de la fratrie, il apparaît une différenciation assez nette entre les plus jeunes et les plus âgés. Disons plus factuellement que l'on ne retrouve pas les prénoms des âgés dans la carrière, même à des dates antérieures. Sur les 10 enfants, l'aînée Marie est née en 1860, la plus jeune Zoé est née en 1884. Il est clair que cela fait une grande différence.

Il est d'une évidente clarté que, dans un petit village comme Lezennes à l'époque, tout le monde se connaît, tout le monde est lié. Il ne faut pas donc considérer ça comme une évidente victoire que les Dumoulin soient alliés aux Lefebvre, que Ducattillon était de famille, etc. Au sujet d'Auguste Hayez, nulle trace ne le relie aux Dumoulin. Il est pourtant envisageable qu'ils se connaissent. Légèrement plus jeune, ils devaient simplement se connaître de vue, enfin cela n'est que supputation.

Ce qui ressort clairement des inscriptions, c'est que les trois filles Dumoulin sont très actives : Augustine, Jeanne et Zoé. On retrouve aussi, dans le sillon de Zoé, de nombreuses traces de son mari, Fernand Cuvelier, décédé fort jeune.

La plus active est Zoé.
Au sujet de Zoé, elle se marie à 21 ans avec Fernand Cuvelier. Leur union sera brève, car Fernand décède 6 ans après. Il naît de leur union Noël Cuvelier et Arthur Cuvelier. Fernand décède en 1911 à l'âge de 25 ans, Noël en 1921 à l'âge de 16 ans, Arthur en 1927 à l'âge de 18 ans. Zoé reste seule, derrière la mort de toute sa famille. Il est dur de se dire que dans les inscriptions de Lezennes, elle était en ces années là joie et insouciance ; plus tard le destin ne l'épargnerait pas. Nous garderons d'elle cette image de légèreté. Elle habitait une petite maison deux façades, qui existe toujours. Il est à penser qu'après tous ces décès, elle déménage. En effet, la maison de son mariage n'est plus citée dans son acte de décès. Elle décède « à son domicile » et en fait, la citation

met clairement en exergue que c'est chez Jeanne, sa grande sœur. Elle décède à 62 ans, un an après la guerre.

La plus discrète est Jeanne.
Au sujet de Jeanne, il faut préciser que les inscriptions de son prénom sont rares. Après, peut-être signait-elle simplement Dumoulin, sans prénom. Nous n'en savons rien. Elle est 3 ans plus âgée que Zoé. Elle se marie à 22 ans avec Jules Marga. Les deux sont enterrés au cimetière de Lezennes dans un caveau commun. Elle a pour enfants Marie et Jeanne, lesquelles décèdent aux âges canoniques respectifs de 90 et 88 ans. De Jules Marga, nous ne trouvons aucune inscription. Jeanne et sa famille logeaient rue Victor Hugo 1bis, un lieu que l'on retrouve parfois nommé Cour Marga. Il ne reste strictement rien d'ancien dans la rue Victor Hugo, devenu pavillonnaire. Jeanne décède à 66 ans à Loos. Elle était domiciliée au 12 ter rue Chanzy.

Les dates les plus précoces proviennent d'Augustine.
Pas étonnant car elle est l'aînée de la bande des trois. Elle est 6 ans plus âgée que Jeanne, 9 ans plus âgée que Zoé. Elle se marie à 23 ans avec Louis Delobel, dont nous ne retrouvons aucune trace en carrière. Elle donne naissance à Raymonde Delobel (1901-1986). Nous ne savons pas où la famille était domiciliée. La date de décès de son mari est inconnue. Tout au plus savons nous pour l'instant qu'elle décède en 1956 à Hem. Il semblerait qu'elle ait quitté Lezennes plus ou moins précocement. Au sujet d'Augustine finalement, nous ne savons pas grand-chose.

Existe-t-il des chances de retrouver des descendants ? La réponse est non, malheureusement. Noël et Arthur Cuvelier décèdent très jeunes et sans succession. Marie et Jeanne Marga n'ont pas d'enfants. Raymonde Delobel n'a pas d'enfants. Cela limite beaucoup toutes les chances de bonne suite. Les autres branches nous rejettent immédiatement trop loin.

Une famille de barbeux ?
Le mystère des Dumoulin restera complet comme on s'en doute, si ce n'est tout de même qu'une citation de Bernard Bivert vient apporter un grand trouble dans les éléments de recherches historiques. Selon les étudiants de MST Envar, « la graine de chicorée sauvage ou barbe de capucin aurait été apportée à Lezennes par un certain Monsieur Dumoulin, originaire de Belgique » qui fut le précurseur de cette activité culturale vers les années 1860. (Bivert, Sdics, 1988). La mairie de Lezennes confirme cette affirmation, sans la compléter.

Les parents d'Augustine, Jeanne et Zoé sont Thérèse et Jean Dumoulin.

Une chose indéniable que l'on peut dire, c'est que de par la branche maternelle et paternelle, les Dumoulin sont belges. Thérèse née Gheluy et mariée Dumoulin, était originaire de Dergneau. Il s'agit d'un hameau de Frasnes-lez-Anvaing. Elle était mariée à Jean, Baptiste, Noël Dumoulin, que nous résumons à Jean Dumoulin. Au sujet de Jean, ce dernier est natif de Beclers, en Belgique de même. Il s'agit d'un hameau de Tournai. Nous avons donc indéniablement affaire à des belges installés à Lezennes.

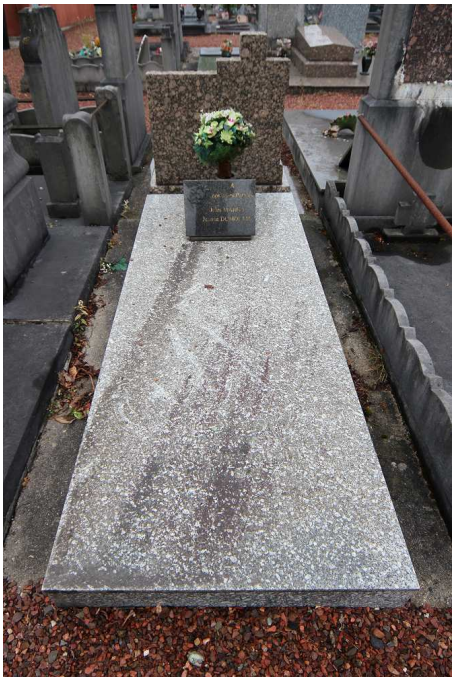
1860 est une date d'activité qui correspond à une présence des parents sur Lezennes. Marie, fille ainée, est née en 1860, à Lezennes. Le père, Jean, se déclare à l'administration comme raffineur de sucre, journalier et cultivateur. Faut-il entendre dans « cultivateur » le fait de développer intensément de la barbe à capucins ? C'est à la fois possible et difficile. Rien n'atteste à 100% cette version des faits.

Les graffitis des Dumoulin sont concentrés au sein des souterrains de Lezennes. On les retrouve essentiellement dans le secteur de la Mer de Porcelaine. Était-ce le lieu de culture ? Tout cela

soumet un certain nombre de questions où l'on a envie de répondre : oui, les Dumoulin étaient des barbeux. Ils étaient les inventeurs de la technique. En réalité, une réponse positive expliquerait beaucoup de choses, dont la concentration de signatures. J'ai toujours pensé qu'il y avait une explication factuelle, mais laquelle ? Il me parait nécessaire d'appliquer un certain principe de précaution. Dumoulin, ce n'est pas un nom rare. De ce fait, considérons le fait que les Dumoulin était barbeux comme une hypothèse non négligeable, mais restant toutefois à confirmer.

A savoir que la barbe de capucin était, cela m'est signalé, aussi dénommée sous le joli nom de la "capucine des catiches".

Les documents ci-dessous présentent la tombe qui fut retrouvée au cimetière de Lezennes : La tombe de Jeanne Dumoulin et de Jules Marga.



Il fut totalement impossible de retrouver les tombes des autres personnes de la famille. Soit les tombes n'existent plus, soit elles sont devenues illisibles. Nous avons contacté la mairie de

Lezennes afin de connaître les numéros de concessions, mais nous n'avons pas obtenu de réponse.

Par contre, on retrouve une tombe de descendants : Raymonde Delobel née Bryselbout. Elle est décédée en 1986.

La seule descendante de la famille est la petite fille de Jeanne Dumoulin, mariée Marga et (donc) Jeanne Marga. Sa fille Marie-Thérèse Marga a eu une fille Cécile, Marguerite, Colette Agache. Cette dernière mariée Avec Maurice Tournel s'appelle (donc) Cécile Tournel. Elle habite à Vendin Lès Béthune. Elle n'a pas souhaité donner une suite favorable à notre appel téléphonique.

Autour des Dumoulin gravitent apparemment quelques personnes, si l'on en juge de la concentration de graffitis. Il s'agit des personnes listées ci-dessous :

* Zoé Deldalle, 1904. Née le 16 septembre 1886 à Lezennes. Décédée le 16 mars 1912 à Lezennes à l'âge de 25 ans. Mariée avec Georges Lagneau en 1908.
* Stanislas Ducattillon, né en 1860 à Péronne et décédé le 8 avril 1918 à Lille. Journalier.

Il se peut que ce soient des ouvriers barbeux.

Les champignonnistes

Ils nous sont extrêmement peu connus. Nous en identifions formellement deux, de par leurs inscriptions : Constant Cuvelier et Auguste Hayez.

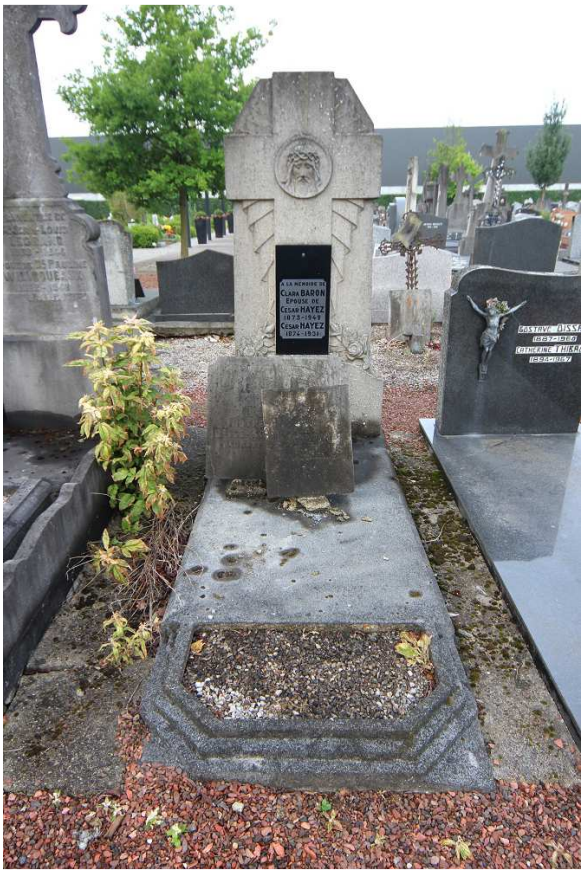
* Constant Cuvelier. Il nous est inconnu. Nous savons toutefois par inscription qu'il est champignonniste en 1847.

* Auguste Hayez, né en 1895 à Annappes, le 2 octobre 1895. Son nom est gravé sur le monument aux morts de Lezennes (1914-1918) Décédé à Berny sur Santerre (80) le 14 octobre 1916. 2eme classe - 404e RI.

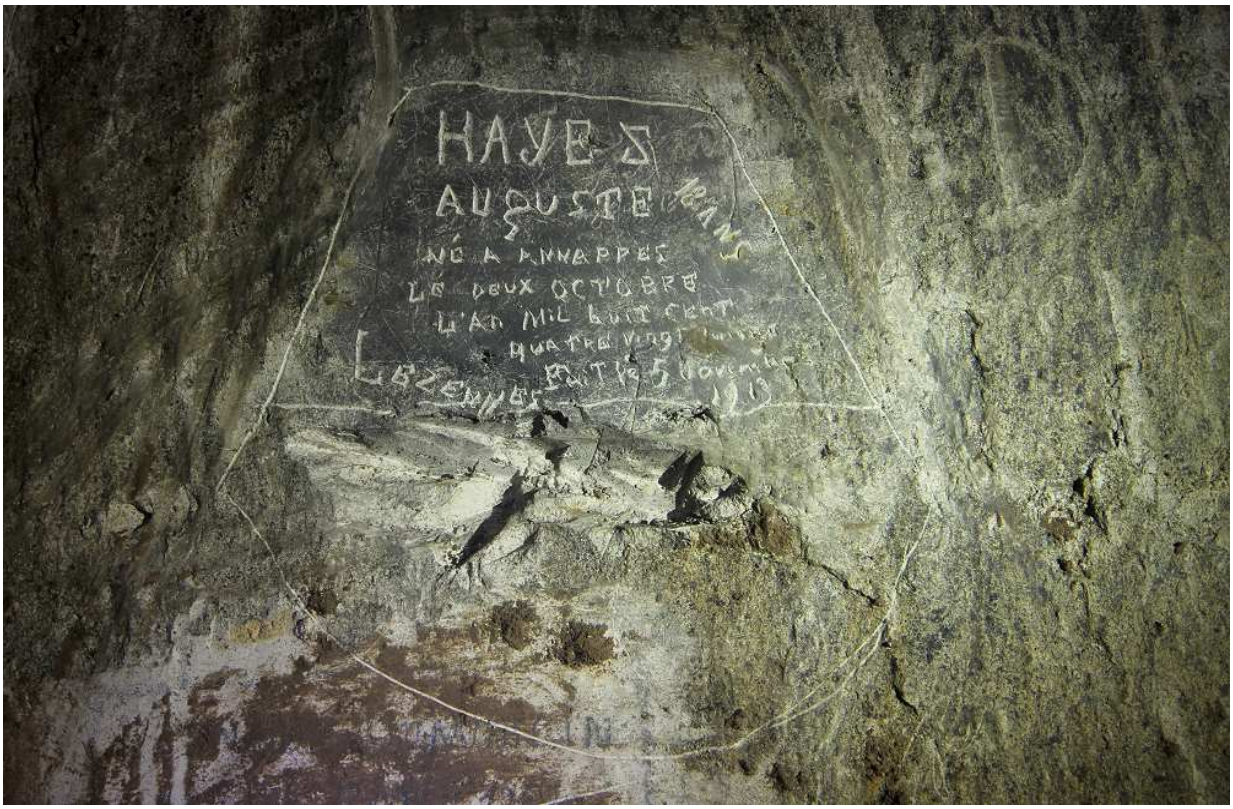
* César Hayez, né le 2 octobre 1874 à Cysoing et décédé le 16 février 1951 à Annappes.
* Un second César Hayez est le père de Auguste Hayez. Il signe dans la carrière en 1824.

On retrouve de nombreuses inscriptions Auguste Hayez dans de larges parts de la carrière. Il n'est pas lié à la famille des Dumoulin. Il est 9 ans plus jeune que la plus petite des Dumoulin, Zoé. Il grave toujours seul. Il naît à Annappes en 1895 et décède au combat en 1916, à l'âge de 21 ans. Une tombe Hayez est retrouvée au cimetière. Elle comporte le nom de deux Cesar Hayez (source de confusions), dont l'un est le père d'Auguste. Le nom d'Auguste n'est pas gravé sur la tombe, ce qui signifie malheureusement que l'infortuné est inhumé dans un cimetière de guerre, ou pire encore, disparu dans les terres du combat, en Santerre. Son nom figure sur le monument aux morts de Lezennes.

Un graffiti à Hellemmes nous apprend que le jeune Auguste Hayez est contremaître champignonniste. Il signe : Auguste Hayez, né à Annappes le 2 octobre 1895, âgé de 17 printemps le 9 janvier 1913, contremaître champignonniste. Dans la carrière d'Hellemmes Bobillot, on retrouve de nombreuses signatures César Hayez. Le pronostic est que la famille était champi de père en fils.



Trois champignonnistes semblent être à relever : Désiré Morel, Louis Delecour, et François Delecour. Nous ne possédons pas de précisions à leur sujet.



Les réfugiés et les inconnus

Les noms que nous relevons aux murs sont les suivants :

* L. Picavez. Nous est inconnu. Ne semble pas être lié à l'allée Picavez de Lezennes.
* Richard Butin, âgé de 18 ans en 1904 d'après l'inscription. Le vrai nom est Richard Buttin, né le 17 juillet 1886 à Prémesques.
* Joséphine Butin. Nous est inconnue.
* Léon Marchand de Gondecourt, 1882, terrassier, d'après l'inscription. Léon, Valentin Marchand, né en 1851 à Gondecourt et décédé en 1913. Fils de François Marchand et Victoire Marchand née Fauquenois.
* Pierre Nisse, parfait inconnu.
* Louis Bléhaut, dont l'inscription nous dit : Louis Bléhaut, Laboureur, par Roux au Bois sur Landrecies, Nord, 1895. Il s'agit probablement du hameau La Rue du Bois, située sur la commune de Maroilles, et située à proximité de Landrecies. Il s'agit en tout cas de Louis Bléhaut, fils de Louis Bléhaut ! Le père est décédé le 20 mars 1887 à Preux au Bois. Du fils, nous savons qu'il est né en 1873. Il avait donc 22 ans lors de l'inscription.
* Noël et Emile Roelants le 12 septembre 1900
* Georges Frappart le 6 octobre 1914.
* Louis Choquel le 4 Xbre 1914.
* Robert Delattre en 1940.

Les Lefebvre, un véritable arbre généalogique en carrière.

1880, dans l'ordre de la gravure.
A Lefebvre - Il s'agit d'Augustin Lefebvre, décédé le 27 mai 1818 à Ronchin, et marié avec Marie Brulois.
Victor Lefebvre, son petit-fils, 1832-1898.
Sophie Lefebvre, sa petite-fille, 1858-1919.
Alexis Lefebvre, son fils, 1799-1876.
Auguste Lefebvre, son petit-fils, 1864-1943. Marié avec Angèle Couplet.
Enfants d'Eugénie Lefebvre, 1837, fille d'Alexis Lefebvre, 1799-1876.
Eugénie Droulers, 1864-?.
Marie Droulers, 1855-?
Edmond Droulers, 1857-1924.
Eugène Droulers, ?-?.
Gabrielle Droulers, 1864-?.

1914
Alexis Lefebvre, son petit-fils, 1861-?.
Marié à Augustine Couplet, 1865-1939.
Marie-Louise, sa fille, 1890-1918.
Suzanne, sa fille, 1892-1975.
Jean, son fils, 1896-1918.
Pierre, son fils, 1898-1966.
Marguerite, sa fille, 1900-1908.
Gérard, son fils, 1906-1921.
Auguste Lefebvre - Angèle Couplet > Reprise des deux précités (voir 1880).
André, son fils, 1864-1975.
Antoinette, sa fille, 1898-1976.
Etienne, son fils, 1900-1998.
Victor, son fils, 1902-1922.
Thérèse, sa fille, 1906-1973.
Joseph, son fils, 1909-1997.
Signé Sophie Lefebvre (1858-1921).

Autant les Deflandre sont une famille influente – presque écrasante – dans le Lezennes de la fin du XVIIIème siècle, autant la fin du XIXème siècle voit une présence influente des Lefebvre. Ils habitent en cette période là dans un lieu qui s'appelle la Ferme Lefebvre. A ce jour et moyennant des rénovations colossales, il s'agit de la nouvelle mairie. Les lieux sont encore appelés la Ferme Lefebvre parfois, ce qui témoigne bien de l'ancrage de cette toponymie. Les catiches situées sous la mairie sont obturées avec des dalles autoportantes.

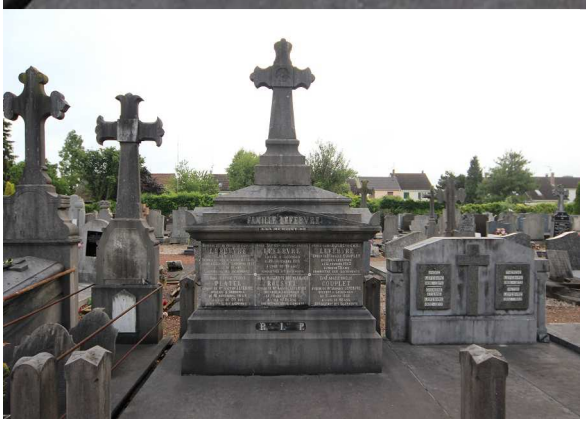
Sous la nouvelle mairie se trouve un important monument, bien que le terme soit inadéquat. Il s'agit d'un vaste panneau gravé des noms de la famille Lefebvre (photo page précédente). Cette famille s'était ménagé un accès à la carrière et gardait le lieu comme un refuge précieux face aux invasions ennemies (1870-1880).

En face se trouve un second panneau (1914) reprenant une série de noms cités supra, et peint à la peinture noire.

A quelques pas de là, à l'arrière de la nouvelle mairie, plus précisément à l'allée des blancs caillos, se trouve la chapelle de Sainte-Rita. Elle mentionne une liste de réfugiés durant la guerre 14-18. Il

s'agit des familles : Lefebvre, Allart, Huyghe, Morel, Debuchy, Delerue, Demessine, Bernaert, Deffrannes, Dorchies, Meurisse, Faux, Moreau, Caby, Grimonprez, Deneulin, Pezin. L'abbé Guidé (sous réserves).

Ces familles sont des noms connus dans Lezennes. Le manque de détail ne permet par contre pas de les identifier formellement. Plus loin dans la carrière, exactement le même cas de figure avec les familles Leturcq, Musy, Splingard.

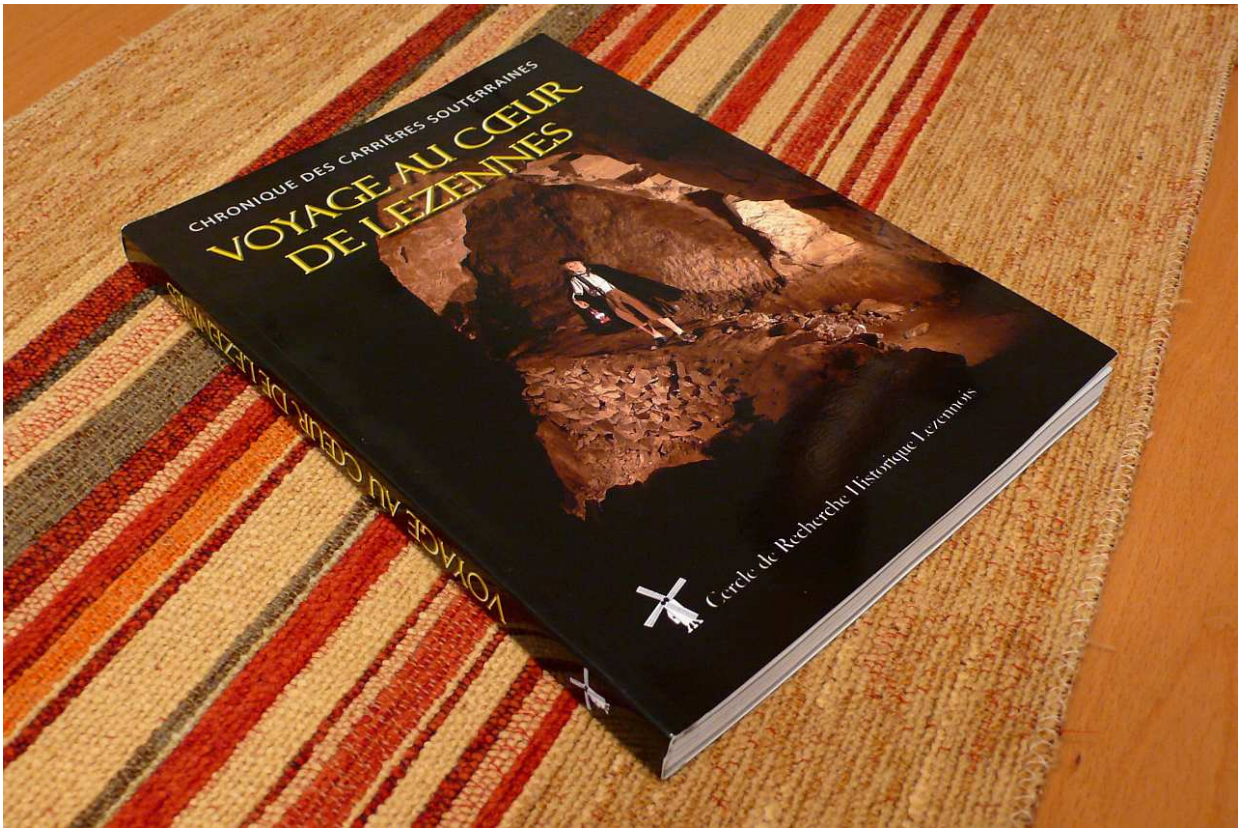


Le tombeau de la famille Lefebvre, dans le cimetière de Lezennes.

Plus loin dans la carrière, des promeneurs cette fois-ci. A proximité de l'escalier de la rue Victor Hugo se trouve cette amusante inscription : Hoyaux Arthur, à l'âge de 3 ans, 1911. Il n'y a pas à dire, à Lezennes on descend sous terre jeune ! Il est né le 9 décembre 1908 à Lezennes et il habitait à cette époque rue Jean-Baptiste Defaux n°74. Ce n'est pas sous l'escalier ou à proximité. Ils ont donc bien promené sous terre.

Des signatures non datées : Henri Leroux et Cyprien Wilbeaux.
Cyprien Wilbeaux est né le 22 décembre 1890 à Gruson et décédé le 17 septembre 1914 à Pontavert. Il est décédé à 23 ans et pourrait avoir suivi un parcours comparable à Auguste Hayez, dès lors quasiment un compagnon d'infortune.
Même topo concernant Henri Leroux. Né le 26 juillet 1892 à Lezennes et décédé le 6 septembre 1914 à Soizy aux Bois, à l'âge de 22 ans. Vu son métier d'ajusteur, il est à supposer qu'il était employé aux ateliers d'Hellemmes.

Cette étude fait le point sur les graffitis anciens que l'on retrouve dans les carrières souterraines de Lezennes – Hellemmes. On remarque que la hiérarchie présupposée colle bien aux réalités généalogiques. Il y a donc quatre types d'inscriptions :
* Les carriers, quasiment toutes disparues, ou seules les plus anciennes subsistent.
* Les barbeux, dont une famille supposée est influente.
* Les champignonnistes, probablement nombreux, mais assez discrets sur les murs, ou bien encore mal identifiés, ce qui reste possible.
* Les réfugiés et les visiteurs. Quand bien même leur écriture murale est récente dans l'histoire de la carrière, ce sont les groupes les plus mal identifiés. Peut-être cela s'accentue du fait que la mobilité géographique s'accélère.



Bibliographie

Voyage au cœur de Lezennes, Cercle de Recherche Historique Lezennois. Un livre établi par Alain Codde, Michel Dubois, Emmanuel Dusséaux, Jean Fournier, Andrée Jourdain, Thierry Leignel, Bernard Lhomme, Marc Veret. Ce livre donne suite aux premières publications réalisées par l'association « Des Pierres et des Hommes ».

Bernard Bivert, les souterrains du Nord – Pas-de-Calais, première édition.
Bernard Bivert, les souterrains du Nord – Pas-de-Calais, seconde édition.

Les fondements de la recherche généalogique proviennent des très amples investigations réalisées par Laurent Balloy.

PPRMT des communes de Lezennes, Villeneuve d'Ascq, Hellemmes.

Leplat, Les cavités souterraines de la craie dans le nord de la France.
BRGM, Projet Vauban à Villeneuve d'Ascq, Etude hydrogéologique de la première phase.
Les albums du duc de Croÿ.

Les autres recherches proviennent toutes d'investigations dans les carrières et sont l'objet d'interprétations.

Mes remerciements vont à Cyrille Glorieus quant à ses conseils toujours aussi attentionnés au sujet des carrières de Lezennes et sans qui ces études resteraient assez vaines.